

Notre-Dame
de Bon-Secours



et

Sainte-Croix de Nantes

La Belle Histoire



de

Notre-Dame

de Bon-Secours

et de

Sainte-Croix de Nantes

1949

—
IMPRIMERIE DE BRETAGNE

4, Place de la Bourse

— NANTES —

A la mémoire de ma Mère
qui tant de fois
pria
devant l'image sainte
de
Notre-Dame de Bon Secours.

CHAPITRE I

ORIGINE DU PÉLERINAGE
L'ÎLE DE LA SAULZAIE - L'APPEL DES PÊCHEURS
LE PREMIER SANCTUAIRE

LA nécessité de rendre la Loire navigable a fait combler tous les bras du fleuve qui faisaient de Nantes, comme on l'a dit, la *Venise de l'Ouest* et qui rendaient si pittoresque la traversée de la ville du nord au sud, de la Bourse à Pirmil.

Il faudra reprendre les vieilles cartes pour comprendre l'histoire et la topographie de la Cité nantaise et se représenter ce qu'on appelle encore l'île Gloriette, la chaussée de la Madeleine, les canaux de Toussaint, des Capucins, le quai de l'Hôpital, etc...

Que restera-t-il dans quelques années de cette île Feydeau qui s'étalait au confluent de l'Erdre entre deux bras de Loire, semblable à un vaisseau prêt à prendre la mer, la proue formée par le marché couvert de la Petite-Hollande près du palais de la Bourse, la poupe portant la Poissonnerie juste en face de la place du Bouffay ?

Cette île porta tout d'abord le nom d'*Île de la Saulzaie*, sans doute à cause des saules qui se balançaient sur ses rives. C'est au XVIII^e siècle qu'elle changea de nom lorsqu'elle fut vendue par le Roy à la Ville de Nantes, en 1721, Feydeau de Brou étant gouverneur de la Province de Bretagne.

NIHIL OBSTAT

NANNETIS, DIE 20^a NOVEMBRIS 1948.

P.-M. DUPAS,
Cens. dép.

IMPRIMATUR

NANNETIS, DIE 21^a NOVEMBRIS 1948.

P. BORDET,
V. G.

AVANT-PROPOS

L'histoire du culte de Notre-Dame de Bon Secours était relatée dans un petit opuscule, composé en 1855 et dédié à Mgr Jaquemet, évêque de Nantes. L'auteur avait consulté des archives et registres de la Ville et du Département, les vieux historiens de Nantes : FOURNIER, TRAVERS. Il avait inséré dans son Manuel, sous forme de neuvaine, des considérations pieuses avec quelques notes sur les principaux sanctuaires dédiés à Notre-Dame de Bon Secours, quelques cantiques et prières ; enfin l'historique de l'église Sainte-Croix.

M. l'abbé Brault avait repris l'étude de cette histoire, en consultant lui-même les archives, et avait, en neuf sermons remarquables, livré au public les fruits de son travail. Le nouveau petit Manuel du pèlerinage donnait un abrégé de ses notes. Or il ne restait que de très rares exemplaires, un seul peut-être, du premier Manuel, et les cahiers de M. l'abbé Brault risquaient de se perdre.

A la demande de M. le chanoine Luneau, curé de Sainte-Croix, nous avons donc entrepris de fixer, en cette modeste plaquette les extraits de ces notes en y ajoutant quelques souvenirs personnels.

Heureux serions-nous, en publiant ces pages, de contribuer à mieux faire connaître l'histoire, la « belle histoire » de Notre Dame de Bon Secours, à faire aimer davantage et, mieux, servir encore notre Bonne Maman du Ciel, Celle dont Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus disait : « OH ! QUE JE L'AIME, LA VIERGE MARIE ! ELLE EST PLUS MÈRE QUE REINE ! »

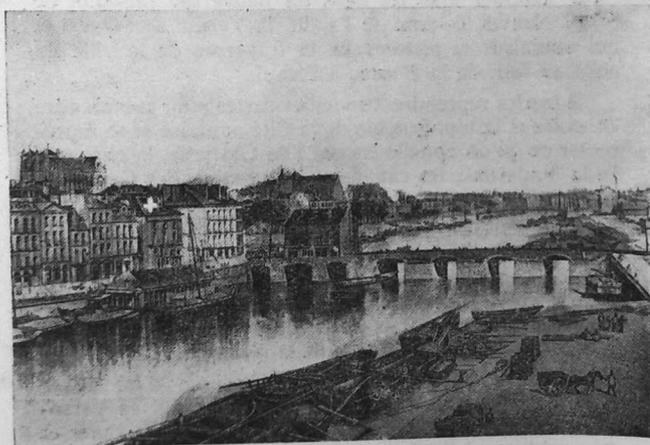
L. L.

en la fête de Notre-Dame des Neiges
5 Août 1948.



Ile Feydeau

...Semblable à un vaisseau prêt à prendre la mer.



Le quai Turenne vers 1859.

La + marque l'ancienne chapelle (voir page 41).

C'est alors, en effet, que se construisirent sur pilotis ces hôtels somptueux des quais Turenne et Duguay-Trouin séparés par la rue du Milieu ou rue Kervégan. Peu à peu, et de nos jours même, les tassements du terrain sablonneux les ont fait se tasser les uns sur les autres, leur donnant cet étrange aspect de maisons boiteuses qui étonne tous les étrangers. C'est là que se trouvent le Temple du Goût, la Chambre des Notaires, les appartements richement lambrissés et ornés, paraît-il, pour le passage de l'Empereur Napoléon I^{er} ; là que l'on admire les escaliers monumentaux, les rampes et les balcons en fer forgé si artistement ouvragés... souvenirs précieux des temps fortunés où Nantes fut l'un des plus grands ports de France et parfois le premier, où les navires des armateurs nantais faisaient le commerce du bois des îles, de tous les produits exotiques, mais aussi, il faut l'avouer hélas ! celui du bois d'ébène, cette abominable traite des nègres.

C'est dans cette île que fut construite la première chapelle en l'honneur de NOTRE DAME DE BON SECOURS.

Sur le rivage de la Saulzaie depuis longtemps étaient établies les pêcheries de la Loire. L'île d'ailleurs n'était pas complètement isolée des bords du fleuve.

Vers la fin de son règne Charles le Chauve était venu avec ses armées dans le double dessein de relier le Poitou à la Bretagne et de protéger la ville contre les Normands. La prise de Nantes lui permit de jeter, à travers tous les canaux et ruisseaux, une longue suite de ponts en bois et de réaliser ainsi son projet (1). C'était donner à Nantes une occasion de développer son commerce et d'atteindre une prospérité jusqu'alors inconnue. Toute cette ligne de ponts se couvrit elle-même d'habitations. En 1119 Conan II y fonda le prieuré de la Madeleine. Deux siècles plus tard Charles de Blois construisit l'*Aumônerie de Toussaint* qui servait d'asile aux pauvres et aux voyageurs. Mais les pêcheurs de l'île de la Saulzaie se plaignaient d'être spirituellement délaissés surtout lorsque, le soir, le pont levé se dressait devant eux et que se fermaient les portes de la ville. Ils voulaient avoir un sanctuaire et un prêtre chez eux et pour eux.

(1) Voir Travers. - Histoire des évêques de Nantes.

En 1443 un habitant du quartier nommé Alain Raymond décida ces braves gens à se mettre à l'œuvre. Les Nantais venaient d'élever dans l'île voisine (île Gloriette) un monument expiatoire à la mémoire de Gilles de Retz, en l'honneur de Notre-Dame, invoquée dès lors sous le nom de *Notre-Dame Crée lait*. Nos pêcheurs laissant pour un temps leurs barques et leurs filets se firent terrassiers, maçons et charpentiers et construisirent leur chapelle.

Elle était de petite dimension : à peine 17 mètres de longueur selon notre mesure actuelle — 11 mètres de largeur — 5 mètres de hauteur. Les quatre murs unis étaient sans décoration. La charpente cintrée et lambrissée était soutenue par trois tirants ; trois petits vitraux perçaient le mur du côté de la rivière ; au-dessus de la porte d'entrée s'élevait une tribune. Au XVII^e siècle la chronique mentionne que le principal ornement de cette chapelle est la statue vénérée : elle est en pierre, sur la robe aux couleurs écarlates tombe, en plis gracieux, un manteau d'or ; la Madone tient l'Enfant Jésus sur le bras gauche et de la main droite, en un geste bienveillant, elle appelle vers elle et vers son Fils les fidèles qui la prient. Deux petits autels complètent le mobilier du sanctuaire. L'un de ces autels est dédié à Sainte Anne.

Le 10 novembre 1443, l'an XIII du pape Eugène IV, pendant la vacance du siège épiscopal de Nantes, à la mort de Jean de Malestroit, fut dressé l'acte authentique et canonique d'érection du nouveau sanctuaire. Ce fut par devant André Séguin, clerk du diocèse, notaire du Roy et de la Cour ecclésiastique de Nantes, en présence de Discret Dom Olivier Guihéneuc, prêtre et recteur de Sainte-Croix, défendant les intérêts de sa paroisse et Alain Raymond représentant les habitants du quartier, bourgeois et manants. Aux termes de la Convention le pieux Raymond disait que son unique désir était « de procurer la gloire du Dieu Tout-Puissant ainsi que celle de la glorieuse Vierge Marie sa Mère ». Le Chapelain serait chargé du *Corps de Notre-Seigneur* et obligé d'en répondre à l'évêque ; pour la garde et la propreté du saint lieu il devra prendre des hommes de Sainte-Croix.

Le 19 décembre le nouvel évêque, Guillaume de Malestroit, approuvait le contrat, heureux de commencer

ainsi son épiscopat. L'année suivante, en 1444, le jour de la fête de Saint Jean l'Apôtre, 27 décembre, le même pontife faisait la dédicace de la nouvelle chapelle. L'événement devait passer à la postérité grâce à l'inscription en lettres gothiques gravée sur une plaque de marbre noir, véritable chef d'œuvre au dire de l'historien Fournier.

En 1793, dans le nouvel oratoire, elle se trouvait encore du côté de l'épître. On pouvait y lire au bas cette épitaphe : « *Et cy devant est la sépulture des dits fondateurs Alain Raymond et Jeannette Philippe : priez pour eux et pour les fidèles défunts. Que Dieu leur fasse pardon. Amen.* » Cette plaque fut mise en pièces sous la Révolution.

Sous quel vocable serait honorée en ce sanctuaire la Mère de Dieu ?

La Ville de Nantes comptait tant et tant d'autels consacrés à la Très Sainte Vierge !

Dès le x^e siècle Alain Barbe-Torte, en reconnaissance d'un geste miraculeux de Marie faisant jaillir une source en faveur de ses soldats bretons mourant de soif et leur assurant ainsi la victoire sur les Normands, avait relevé des ruines une chapelle qui sera la future *Collégiale Notre-Dame*, gloire de Nantes pendant huit siècles. Un autel y était dédié à *Notre-Dame la Rose*.

En 1026 s'ouvre le premier sanctuaire à *Notre-Dame des Miséricordes* sur les hauteurs du Martray.

Au XI^e siècle s'introduit à Nantes le culte de *Notre-Dame de Toutes-Aides*.

Marie était invoquée dans l'église des fils de Saint Dominique, rue du Port-Maillard — dans la Chapelle des fils du Carmel, petite rue des Carmes. A la Cathédrale on la prie sous le nom de *Notre-Dame de Bonne-Nouvelle*. A Sainte-Catherine, sur les bords de l'Erdre, c'est *Notre-Dame de Béthléem*. A Saint-Nicolas : *Notre-Dame de Chandeleur*. A Sainte-Croix : *Notre-Dame de Pitié*, *Notre-Dame de Consolation*, *Notre-Dame de Nazareth*. A l'hospice Saint-Clément où les évêques passaient la nuit qui précédait leur entrée solennelle c'est *Sainte Marie des Vignes*, *Sainte Marie hors les Murs*.

Nos marins pêcheurs trouveront dans leur esprit et dans leur cœur pour leur Madone un nom qui exprime la bonté de son cœur maternel pour tous les besoins de ses enfants. Ils l'appelleront: NOTRE-DAME DE BON SECOURS.

En ce 27 décembre 1444 pour la première fois l'évêque de Nantes, Guillaume de Malestroit, traduisant non seulement les sentiments de ses fils de la Saulzaie, mais encore ceux de tous ses diocésains et ceux de son cœur de Pasteur et de Père, faisait monter vers l'image de Marie cette invocation : « *Notre-Dame de Bon Secours, priez pour nous !* ». La fête en était fixée au 21 novembre, jour de la *Présentation de Marie au Temple de Jérusalem*.

CHAPITRE II

NOTRE-DAME SECOURS DES NANTAIS, PROTECTRICE
DES TRAVAILLEURS, SAUVEGARDE DANS LE DANGER,
GARDIENNE DE LA VILLE ASSIÉGÉE, REMPART
CONTRE LES HÉRÉSIES (PROTESTANTISME, JANSÉNISME).
LES GRANDS SERVITEURS DE MARIE SÉJOURNENT A NANTES
M. OLIER, SAINT VINCENT DE PAUL,
SAINT LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT.

Dès les premiers temps, la petite chapelle de l'île de la Saulzaie exerça son mystérieux et surnaturel attrait sur les Nantais. Il leur semblait que Marie était posée là comme la *Protectrice de la Cité* : « *posuerunt me custodem* », et qu'elle saurait garder ses enfants contre tous les dangers du corps et de l'âme. Comme il se doit, les *gabariers de la Loire* furent les premiers à lui confier leur corporation. Sans doute ils s'étaient mis déjà sous la protection de Saint Julien du Mans et de Saint Nicolas de Myre. Mais désormais c'est à Notre-Dame qu'ils apporteront leur cierge de Confrérie. On les verra partir en procession, pieds nus, de Sainte-Croix, pour venir en sa chapelle assister à la Messe et lui consacrer leur navigation et leur pêche. La chronique précise que « la Charité des chrétiens préparait l'eau pour les laver et les réchauffer ».

D'autres corps de métiers suivront l'exemple des pêcheurs. Ainsi dès les premiers temps les *menuisiers* et les *mesureurs de grain* placés sous le patronage de Sainte

Anne établissent le siège de leur Confrérie en ce même sanctuaire « à cause de la dévotion de la duchesse Anne » ! Pouvaient-ils suivre meilleur exemple ?

Ce culte rendu à la Patronne de la Bretagne devint même si populaire que le 22 août 1664 le Pape Alexandre VII accordait par bulle spéciale, une indulgence plénière « à tous les fidèles chrétiens de l'un et l'autre sexe qui visiteraient dévotement, chacun an, l'église de Notre-Dame de Bon Secours, située au faubourg de la Saulzaie de la Ville de Nantes, le jour de feste de Sainte Anne ». Et sur l'ordre du Vicaire Général, Georges Arnault, cette indulgence fut annoncée au prône de toutes les églises paroissiales de la ville et des campagnes.

Les « *Dames de la Halle* » nombreuses et ferventes viennent aussi prier la Vierge Mère avant de rendre à la « *Cohue aux poissons* » établie sur la Saulzaie.

Cette attraction de Notre Dame se fera plus puissante sur tout le pauvre monde des travailleurs à mesure que les années et les siècles passeront.

« La foule extraordinaire, dit un rapport présenté au Roi en 1721, qui passe et repasse sans cesse dans cette rue étroite où est bâtie la Chapelle de Bon-Secours, qui se heurte, se pousse, se presse, n'oublie pas le pèlerinage de Marie ; elle y rentre à chaque instant du jour pour la saluer et lui offrir ses hommages. »

Et ce ne sont pas seulement les gens du peuple que l'on voit s'agenouiller devant la Madone. Les magistrats de la Cité, les Ducs et Duchesses de Bretagne se trouvent au nombre des pèlerins. On ne peut en douter quand on connaît leur grande dévotion pour la Sainte Vierge, comme en témoignent les chapelles élevées par leurs soins au xv^e siècle : *N.-D. des Dons* à Treillières, *N.-D. de Bon Garant* à Sautron. N'est-ce pas Jean V qui avait fondé, en 1424 l'office de la fête de la Présentation dans la *Collégiale* par un don de 200 écus d'or ? Comment ne pas se représenter la *Bienheureuse Françoise d'Amboise*, Duchesse de Bretagne, se prosternant devant Notre-Dame de Bon Secours de Nantes, comme aux pieds de Notre-Dame de Bonne Nouvelle de Rennes, et priant de tout son cœur pour la bonne ville et pour sa chère Bretagne ?

Devant la Reine du Ciel il n'est ni prince, ni manant ; tous sont ses enfants. C'est aussi pourquoi, voulant aider

les habitants de la Saulzaie à subvenir aux frais du culte et à la célébration du service divin dans leur chapelle, les Ducs leur donnèrent « *droit de pêche* » dans toutes les eaux de la Loire entourant l'île. Ce sont les « *Fontaines de Bon-Secours* » dont parlent les actes anciens, formant comme le fief de la Sainte Vierge.

Aux heures de danger surtout, grands et petits, riches et pauvres, tous vont se blottir sous le manteau de Notre-Dame et implorent son secours.

A la fin du xv^e siècle la Bretagne est encore indépendante. C'est en vain que Louis XI, par ruse et fourberie, a voulu mettre la main sur le beau duché. Charles VIII et sa sœur la régente Anne de Beaujeu veulent essayer la force armée. Au mois de Mai 1487 la Bretagne est envahie par l'armée française. Vannes capitule le 5 juin et le 19 juin le siège de Nantes commence. D'Anceis le Roi et la régente dirigent les opérations. Les assiégeants occupent le faubourg Saint-Clément, l'île de Biesse et l'île de la Madeleine. Sous le commandement de Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier, ils s'approprient à un suprême et décisif effort. Une panique bien légitime s'empare des Nantais. Les églises cachent ce qu'elles ont de plus précieux. Les paroissiens de Saint-Nicolas descendent leur magnifique vitrail. Le duc François II quitte le château ducal, car un projectile lancé par l'ennemi est tombé dans son appartement ; il se retire sur la place du Pilon, chez le bourgeois Vincent Guille ; ses deux filles, la princesse Isabeau et la future Duchesse Anne, trouvent un refuge dans l'hôtel de Briord. C'est alors que les Nantais se portent en foule vers le nouveau sanctuaire qui se dresse comme un bastion protecteur face à l'ennemi. Soudain un cri de joie retentit : sur les hauteurs qui, à l'ouest, dominant la Cité, apparaissent les soldats bretons dont l'armée nombreuse et aguerrie épouvante les Français. Le siège est levé sans coup férir. Notre-Dame de Bon Secours avait sauvé son peuple. L'union de la France et de la Bretagne se fera non pas par la violence mais dans la paix par l'échange de promesses inspirées par l'amour et basées sur la fidélité.

Un danger beaucoup plus grave au siècle suivant va menacer, non seulement une ville, une province, mais la Chrétienté tout entière : l'hérésie de Luther et de Calvin,

le protestantisme va déchaîner des révoltes, des haines, les guerres entre les fils d'une même patrie. Aux ruines matérielles qui partout vont s'accumuler dans l'Europe bouleversée, ensanglantée, s'ajouteront les ruines spirituelles, plus graves, plus désolantes encore. On trouve dans certaines familles de Nantes un tableau, sans grande valeur artistique, mais d'un symbolisme impressionnant : il représente un champ de bataille ; au fond, un village est en feu ; dans la vallée des cadavres ; des hommes d'armes portant le costume du XVI^e siècle sont aux prises, l'épée levée. Et voilà que le Christ apparaît et ses paroles sont inscrites au bas de la gravure : « *Je vous avais pourtant dit : « Aimez-vous les uns les autres ».*

Sans doute la Réforme trouvera-t-elle un terrain moins facile à sa diffusion en France qu'en Allemagne ou en Angleterre. Néanmoins le poison subtil de l'erreur et de la révolte s'infiltrer peu à peu, d'abord chez les chrétiens ignorants, indifférents, puis dans les sphères plus élevées sous l'influence des passions, de la cupidité, de l'ambition. Il se forma une minorité agissante, audacieuse, bien organisée, qui ne tarda pas à faire « un état dans l'Etat ». A la tête de ce parti se trouvèrent des hommes de valeur : Condé, Coligny, d'Aubigné, le Nantais La Noue Bras de Fer. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces guerres de religion : nous enregistrons seulement ce fait qu'en France le Protestantisme joua sa grande partie lorsqu'il faillit s'installer à la Cour et prendre le pouvoir, et cette partie qui mettait en danger les destinées religieuses de la Patrie fut perdue pour lui.

« *La France n'a pas voulu de la Réforme parce que la Réforme en détruisant la dévotion à Marie aurait détruit ce qu'il y a d'éminemment national dans notre catholicisme.* » Les vagues furieuses du protestantisme vinrent se briser aux assises indestructibles de nos trente Cathédrales françaises dédiées à Notre-Dame, de nos églises, de nos sanctuaires, de nos chapelles où son image est visitée et vénérée sous tant de vocables. Il est tellement vrai le mot de saint Bernard : « *Regnum Galliae, regnum Mariae* » que la France eut cessé d'être elle-même en devenant protestante. Marie veillait et Nantes en témoignera.

Dès l'année 1557 on signale en ville quelques réunions clandestines de huguenots. Mais c'est en 1558 que la me-

nace devient plus pressante à l'occasion d'un voyage au pays nantais du plus jeune des trois Coligny-d'Andelot marié à Claude de Rieux. Il venait visiter les propriétés de la princesse et amenait avec lui deux ministres protestants : Carmel et Loiseleur. Dans la grande salle du Château de la Breteſche en Missillac, Carmel prêcha publiquement. Le jour de Pâques, 10 avril 1558 il ne craint pas de célébrer la Cène en la maison de Lournaye. De là le ministre protestant se rend au Croisic et pousse l'audace jusqu'à prêcher dans l'église *Notre-Dame de Pitié*.

Le Dimanche suivant, en la Quasimodo, il se trouve au Bourg de Batz et prêcha dans la *Chapelle Notre-Dame du Mûrier*. De son côté Loiseleur s'installe à Careil près de Cuérande et de là organise et développe la propagande hérétique. On devine l'émoi de toute la population catholique de la presqu'île. A l'appel des Curés l'évêque de Nantes, Monseigneur Antoine de Créqui, le jour octave de la Fête-Dieu, jeudi 17 juin, viendra présider lui-même une procession du Saint Sacrement en réparation de ces profanations sacrilèges. Les esprits étaient montés. Les adeptes de la religion nouvelle firent une contre manifestation, insultèrent l'évêque. On en vint aux mains ; les protestants tirèrent des coups de feu et il y eut trois victimes dont un prêtre.

A Nantes, c'est dans les quartiers populaires de Barbin et du Marchix que se fait la propagande. Un jour des pierres sont lancées contre les vitraux d'une église pendant le sermon. Les fidèles nantais énervés s'en vont à la maison du Marchix où se tenait le prêche et y mettent le feu. Pour se venger les huguenots se réunissent au nombre de 300, entrent à cheval dans la Cathédrale, l'épée nue et chassent tous les fidèles. Leur audace bientôt n'a plus de bornes ; ils veulent s'emparer de l'île de la Saulzaie, détruire la chapelle de N.-D. de Bon Secours, transformer l'île en une petite place forte. Il fallut les plus hautes interventions pour empêcher ce projet d'aboutir. Notre-Dame défendait son domaine.

Le Château de Blain appartenant au Duc de Rohan était le rendez-vous de tous les Calvinistes de la région. Quand ils se crurent en nombre et en force ils décidèrent d'attaquer la Ville de Nantes afin de s'en emparer et d'en faire leur Capitale.

Ils passent donc la Loire, font des incursions aux abords de la Cité. Ils arrivent au Carmel des Couëts, insultent et chassent les religieuses qui se réfugient à Nantes. Au Bignon ils assassinent trois prêtres. Cependant les Nantais se préparent à la défense. Une nouvelle ligne de remparts englobe le Marchix et Saint-Similien. Bientôt le commerce s'arrête : la Ville entourée, menacée est épuisée. Les habitants prennent les armes et montent la garde sur les remparts. On voit jusqu'aux *Chanoines de la Cathédrale et de la Collégiale Notre-Dame* venir faire le guet avec les bourgeois et les marchands. « Aide-toi le Ciel t'aidera ». Plus que dans leurs armes les habitants de Nantes ont confiance dans la prière. Ils invoquent Marie dans tous ses sanctuaires, devant toutes ses images, mais surtout dans cette chapelle contre laquelle la haine des hérétiques s'était tournée. Le duc de Mercœur, Gouverneur de Bretagne, était chef de la Ligue ; profondément chrétien, malgré ses erreurs et ses fautes, il consacre son armée à Notre Dame. Il délivre Nantes et dans l'église Saint-Vincent, sa paroisse (puisqu'il habite l'hôtel de Briord), il bâtit, sous le vocable de Notre-Dame des Victoires, une chapelle richement ornée où il fonde l'office quotidien de la Sainte Vierge.

Notre-Dame de Bon Secours avait sauvé Nantes et préservé les Nantais du protestantisme.

Notre Dame gardera l'âme de ses enfants d'un nouveau danger : le Jansénisme.

Le Jansénisme était né vers le milieu du XVII^e siècle, mais c'est surtout au XVIII^e siècle qu'il produisit ses fruits de mort.

Par ses sévérités, son étroitesse, le Jansénisme a éloigné les âmes de la Pénitence et de l'Eucharistie : qui donc est digne de pardon ? qui peut approcher dignement Dieu trois fois saint ? Par son opposition à l'enseignement authentique de l'Eglise, par sa révolte contre les condamnations des Papes il a répandu le mauvais esprit, semé la division, poussé des chrétiens au mépris de la hiérarchie et de l'Eglise catholique.

A Nantes le Jansénisme avait été, sinon introduit, du moins considérablement développé par l'abbé de la Noë-Ménard. Né à Nantes sur la paroisse Saint-Saturnin, tout

près de Sainte-Croix, le 23 septembre 1650, d'abord avocat inscrit au barreau de Nantes, il renonça soudain au monde et rentra à Paris au Séminaire de Saint-Magloire ; ses professeurs étaient Oratoriens, malheureusement favorables au Jansénisme. Ordonné prêtre il revint à Nantes et y donna des Conférences de théologie qui eurent un immense succès : ses nombreux admirateurs reçurent de lui le venin de l'hérésie. Aussi lorsqu'en 1713 parut la célèbre bulle « *Unigenitus* » qui condamnait cette doctrine, la Faculté de Théologie de Nantes ne l'accepta qu'avec des hésitations et ne craignit pas, plus tard, après la mort de Louis XIV, d'en appeler de la Bulle du Pape au futur Concile : seule en France la Faculté de Reims s'engagea avec celle de Nantes dans cette voie funeste.

Tout le XVIII^e siècle fut troublé et comme empesté par cette erreur et cette révolte. Nos évêques eurent la douleur de voir les égarés s'obstiner et durent parfois leur refuser les derniers sacrements et la sépulture ecclésiastique.

Dans cette société ainsi privée des secours de la grâce et séparée de l'Eglise de Rome qui est la seule Eglise du Christ, l'esprit voltairien aura bientôt beau jeu. De même que de très nombreux catholiques nantais auront entre les mains le cathéchisme de la Noë-Ménard et des livres de piété jansénistes, de même les gens cultivés, armateurs, professeurs, gens de robe et d'épée de la société auront dans leur bibliothèque les œuvres de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, des encyclopédistes voisinant avec Rabelais et Clément Marot. L'impiété railleuse et sceptique s'installait dans les classes dirigeantes.

D'où vient donc que la foi, chez nous, ait pu résister à ce double courant formidable qui emportait tant de pauvres barques à la dérive ?

Celle qu'on a appelée le « marteau des hérésies » était là. La Mère de Dieu et la Mère des hommes, Vierge secourable, miséricordieuse et toute bonne : celle qui fait ricaner le sceptique et trembler le janséniste.

Le clergé nantais était voué à la Sainte Vierge pour ainsi dire dès le berceau.

En 1649, à la suite d'une vision qu'il a eue au tombeau de Saint Vincent Ferrier à Vannes, *Monsieur Olier*,

fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, établit à Nantes les prêtres de sa Compagnie qui ouvrent le Grand Séminaire.

M. Olier a la plus grande dévotion à la Sainte Vierge ; il lui a consacré sa personne, sa paroisse, sa compagnie, ses séminaires. A plusieurs reprises il séjourna à son Prieuré de la Trinité de Clisson. De là il se rendait souvent à la Chapelle de *N.-D. de Toutes-Joies*, où sa Bonne Mère du Ciel lui accorda de très grandes faveurs. En venant à Nantes pouvait-il passer devant la Chapelle de la Saulzaie sans s'y arrêter pour prier Notre-Dame de Bon Secours qui l'avait guéri en 1637, à Tournon en Auvergne, d'un mal assez grave aux genoux ? (1). Les prêtres formés par ces messieurs de Saint-Sulpice dans cet esprit de dévotion à Marie seront préservés de l'hérésie et maintenus dans la saine doctrine.

En 1675 c'est la *Compagnie de Jesus* qui vient fixer sa résidence au centre de la Ville, rue de Briord, et qui sera là pour lutter contre le Jansénisme naissant et contre les faux savants.

Et voici à Nantes deux Apôtres de Marie, deux saints, qui répandent sur leurs traces des rayons de lumière et embrasent les âmes rien que par le rayonnement de leur charité.

C'est Saint Vincent de Paul qui arrive, un beau jour, à cheval, accompagné d'un prêtre de la Congrégation. Il vient pour donner un règlement aux infirmières de l'Hôtel-Dieu et étudier la possibilité d'y envoyer les Filles de la Charité. Il descendit au Vieil-Hôpital tout près de l'église Sainte-Croix, où vraisemblablement il vint prier. Il ne resta que quelques jours à Nantes et s'en alla vers le Poitou en prenant la ligne des ponts.

Pouvait-il se contenter, en arrivant devant la Chapelle de Bon Secours, de se signer et de saluer ?

Nous l'imaginons volontiers laissant sa monture à la garde de son compagnon, entrant un instant dans le sanctuaire et s'agenouillant devant la Madone nantaise pour lui recommander ses œuvres charitables et ses familles religieuses.

(1) Vie de M. Olier, t. 1, p. 185.

L'autre c'est Saint Louis Grignon de Montfort ! Il fit à Nantes un premier séjour de 1700 à 1701. Il avait 28 ans. Il était prêtre depuis quelques mois. Il venait du Séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, et cherchait sa voie. Il crut la trouver en suivant à Nantes un disciple fidèle de M. Olier, très grand ami de Saint-Sulpice, un prêtre mortifié, profondément intérieur, d'une très grande dévotion à la Sainte Vierge : M. l'abbé René Lévêque, né à Gorges, supérieur d'une communauté d'ecclésiastiques qu'il avait fondée vers 1670 à Saint-Clément. Le jeune prêtre fut déçu « ne trouvant pas là ce qu'il pensait », ce qu'il désirait ardemment et ce qu'il demandait dans ses prières : « une *Compagnie de bons prêtres qui le formeraient aux missions sous l'étendard et la protection de la Très Sainte Vierge Marie.* »

Cependant il exercera un fructueux ministère à Grandchamp et dans plusieurs paroisses et trouvera des consolations à diriger de jeunes étudiants en droit et de saintes religieuses, particulièrement au monastère de la Visitation. Il quitte Nantes au mois d'octobre 1701. Il y reviendra sept ans plus tard, vers le milieu de l'année 1708. Pendant près de trois ans l'apôtre de la Croix et du Rosaire va creuser dans le pays nantais un sillon profond et jeter à pleines mains en cette terre fidèle une semence qui porte encore ses fruits. C'est le temps des belles missions de Saint Similien, de Vallet, de Campbon, de Vertou, de Bouguenais, etc... Le saint pouvait-il ignorer le culte des Nantais pour Notre-Dame de Bon Secours ? Sans doute il allait souvent prier N.-D. de Miséricorde, surtout lorsqu'il habitait la « Providence » à la Cour Cathui, rue des Hauts-Pavés. Mais tant de fois il avait à passer devant la Chapelle de la Saulzaie ! Rappelons-nous l'épisode des inondations de 1711. La Loire en débordant couvrait de ses eaux tout le quartier de Biesse et la Chaussée de la Madeleine. Il fallait porter secours aux malheureux habitants réfugiés dans les greniers, dont les provisions s'épuisaient. Mais le courant était si violent que nul marin n'osait détacher sa barque du rivage. Le Père de Montfort arrive, il s'est procuré du pain et des vivres ; il réussit non sans peine à convaincre un brave pêcheur de Donges, saute le premier dans l'embarcation et s'écrie : « Mettez votre confiance en Dieu ! Vous ne périrez pas ! » D'autres à cet exemple s'enhardissent et

voilà nos sauveteurs luttant de toutes leurs forces contre le courant. Sur la berge la foule les encourage et prie. Bientôt les barques glissent à travers les rues inondées ; les braves pêcheurs accomplissent leur œuvre charitable et reviennent, affrontant les mêmes dangers, à leur point de départ, tous sains et saufs. Où donc à cette heure tragique se portaient les regards et les cœurs sinon vers la petite Chapelle, elle-même envahie par les eaux, vers la puissante protectrice des bateliers et des navigateurs, vers la Madone bien aimée et toute proche : Notre-Dame de Bon Secours ? Ne nous est-il pas permis, même si la grande histoire n'en dit rien, de retrouver là, aux pieds de sa Bonne Mère le saint missionnaire au jour de ses adieux à Nantes ? Il a repris son bâton de pèlerin et ne pouvant plus continuer son apostolat dans le diocèse, il s'en va vers la Rochelle. Alors, ayant franchi le pont de la Poissonnerie, il arrive au sanctuaire de Marie. Il entre. Il s'approche de l'autel, adore son Jésus au tabernacle, et puis regarde Notre-Dame de Bon Secours, longuement, amoureusement, des larmes brûlantes coulent de ses yeux ; ses lèvres murmurent : « Magnificat ! » et son cœur se gonfle de reconnaissance pour les grandes faveurs, pour les grandes douleurs, pour les joies et les triomphes et pour les suprêmes humiliations. En ce pays nantais il a beaucoup souffert ; il a été méconnu, poursuivi, abandonné ; des brigands ont voulu le tuer à Campbon, les soldats l'ont arrêté à Nantes ; son Calvaire de Pontchâteau a été détruit par ordre du roi ; ses missions ont été interdites par l'évêque, Mgr Gilles de Beauveau, qui pourtant le regardait comme un saint. Mais en retour, que d'âmes évangélisées, sauvées, enrôlées dans la légion des Amis de la Croix, engagées dans les voies de la sainteté. Enfin, pour lui-même, que de grâces obtenues dans ses retraites chez les Pères Jésuites de la rue de Briord, chez les Dominicains qui l'ont admis à faire profession dans le Tiers-Ordre le 10 novembre 1711 ! *Magnificat! et Sub tuum praesidium!* Il faut partir. Adieu Notre Dame ! Mais Notre-Dame accompagne son fidèle serviteur. Louis-Marie presse sur son cœur la petite statue qu'il porte avec lui, et peut-être aussi ces pages où il a écrit le « *Secret de Marie* ». Il s'en va joyeux et il chante tout bas :

« Je mets ma confiance
Vierge en votre Secours,
Servez-moi de Défense
Prenez soin de mes jours. »

Peut-être alors eut-il l'intuition des événements futurs, lui le saint, le prophète, le visionnaire ! Par delà ce fleuve de Loire qu'il traverse c'est la Vendée. N'a-t-il pas, comme en rêve, entendu l'écho de sa voix :

« Je mets ma confiance
Vierge en votre secours !... »

N'a-t-il pas vu, dans la nuit, des hommes, la faux à la main ou le fusil sur l'épaule, une image du Sacré-Cœur sur la poitrine, montant la garde à l'orée d'un bois tandis que tout près, dans la clairière, devant un autel préparé pour la Messe, un prêtre, des femmes et des enfants récitent le chapelet et chantent à mi-voix le refrain de son cantique à la Sainte Vierge ? N'a-t-il pas entendu derrière lui, du côté de Nantes, ce même chant entonné par des voix angéliques ? N'a-t-il pas, en se retournant, aperçu ses Filles de la Sagesse montant à l'échafaud, sur la place du Bouffay, entre Sainte-Croix et la Chapelle de Bon Secours :

« Et quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort. »

Rêve ou vision en 1711 — réalité en 1793 !

CHAPITRE III

LES BEAUX JOURS - NOTRE DAME EST UNE REINE
HONORÉE PAR LES ROIS : LOUIS XIII, LOUIS XV,
LOUIS XVI, MARIE-ANTOINETTE.
TRANSFORMATION DE L'ÎLE FEYDEAU.
LE NOUVEAU SANCTUAIRE.

La Révolution est proche. Serait-ce pour accueillir ses persécuteurs et ses bourreaux que Notre Dame de Bon Secours, comme les Vierges romaines Cécile et Agnès, va se vêtir d'une parure de fête et d'un manteau royal ? Elle faisait si triste figure la vieille petite chapelle au milieu des luxueuses demeures bâties dans son île par les riches armateurs ! « La Loire est une reine et les rois l'ont aimée » dit Michelet. Mais la Loire n'est qu'un reflet de la ceinture céleste de Marie, un pli de sa robe, traînant sur la terre de France, et Notre Dame de Bon Secours est la Reine des rois et les rois l'ont honorée et aimée.

Comment la Madone nantaise a-t-elle été connue à la Cour de France ? En 1626 Louis XIII était à Nantes, accompagné de la Reine-Mère, Marie de Médicis, du Cardinal de Richelieu et de leur suite.

La reine, en ce court séjour, posa la première pierre du couvent des Calvairiennes qui ont disparu dans la tourmente révolutionnaire, qui se retrouveront plus tard à Machecoul et dont le souvenir est gardé par la rue du

Calvaire : ces bonnes religieuses honorent Marie dans ses douleurs au pied de la Croix.

Le royal coriège a-t-il visité le sanctuaire de la Saulzaie ? C'est en tout cas sous Louis XIII, aux frais et par ordre d'Anne d'Autriche que sera réparée la Statue du Pèlerinage. Plus tard nous retrouverons bien vivant encore à Versailles le culte à la Madone nantaise.

L'épouse de Louis XV, *Marie Leczinska*, était la fille de Stanislas, le roi détrôné de Pologne, qui avait fait construire, à Nancy, une belle église en l'honneur de Notre Dame de Bon Secours. Que de fois, dans son enfance, la pieuse reine était allée prier devant la Sainte Vierge protectrice de la Lorraine ! Et voilà que pour avoir un fils elle fait vœu à Notre Dame de contribuer par une offrande généreuse à restaurer sa *Chapelle de Nantes*. A la naissance du Dauphin elle s'acquitte de sa promesse. Plus tard Marie Antoinette, avec la même confiance, fera la même prière et comme ex-voto elle enverra à Notre Dame de Bon Secours de Nantes une statue d'argent massif reposant sur un piedestal d'ébène incrusté d'argent. Le roi *Louis XVI* voulut lui aussi s'intéresser personnellement aux travaux de restauration du sanctuaire nantais. Par un acte officiel il chargea le Curé de Sainte-Croix, M. de la Ville, de diriger l'œuvre en son nom. Le roi et la reine s'inscrivirent pour 10.000 livres à la tête de la liste de souscription. C'était en 1776.

Depuis 1753 il était question de refaire la Chapelle de l'île Feydeau.

C'est à cette date, en effet, que le Curé de Sainte-Croix, « vénérable et discret Philippe Sarrebourse d'Hauterville », envoya aux pouvoirs publics une requête dans laquelle il exposait le triste état d'une chapelle si respectable. Il demandait qu'on y remédiât promptement et suppliait la municipalité d'acheter deux maisons voisines afin de l'agrandir de moitié et de la mettre à un alignement convenable. Le bureau de la Ville délibéra sur cette requête et le 11 décembre 1753 il nomma MM. Ballair et Bernier de la Richardière tous deux conseillers et échevins avec mission d'établir un rapport sur l'état de ladite Chapelle qu'ils visiteraient, accompagnés de l'architecte-voyer et de M. de la Tulaye, insigne bienfaiteur. Après

examen de la Commission et sur son rapport l'administration municipale décida la démolition de la Chapelle et sa reconstruction. Malheureusement à cette époque et pour cette œuvre importante les ressources manquaient, tant dans les caisses de la cure de Sainte-Croix que dans celles de la Mairie de Nantes. Tout au plus Messire Sarrebourse d'Hauteville eut-il la consolation de bénir solennellement, le 22 août 1765, une cloche de 360 livres offerte à Notre Dame de Bon Secours. « *Le parrain de la cloche, dit le procès-verbal de la cérémonie, est haut et puissant seigneur Henry-Anne Salmon de la Tullaye, marquis de Magnane, Seigneur de Belle-Isle et Port Durand, Conseiller du Roi en ses conseils et Procureur Général en sa Chambre des Comptes de Bretagne. La marraine est haute et puissante Dame Louise de Monti, épouse de Messire J.-J. Bonnier, Seigneur de Launay et la Chapelle-Coquerie.* »

Cette cloche appelée *Louise-Thérèse* ne devait pas sonner longtemps dans le campanile de la vieille Chapelle.

Le 28 novembre 1774 mourait à Nantes un homme respectable et très bienfaisant, *M. Guillaume Grou*, conseiller honoraire, secrétaire du roi ; il laissait par testament une somme de six mille livres pour le sanctuaire de Bon Secours. A ce don s'ajoutaient ceux de tous les pèlerins, ceux tout particulièrement des marins et surtout des riches navigateurs logés dans leurs nouvelles et splendides maisons du voisinage.

M. de la Ville, successeur de *M. de Sarrebourse* décédé, ayant reçu l'offrande de *Louis XVI* et la délégation officielle pour la direction des travaux, n'hésita plus et se mit à l'œuvre.

Le 2 septembre 1776 tous les objets du culte sont transportés de la Chapelle à l'église paroissiale Sainte-Croix. Pour cela une procession solennelle est organisée. La statue de Notre Dame est richement habillée de satin blanc brodé (1) : elle a, comme l'enfant Jésus, sa belle couronne d'argent. Le riche brancard sur lequel elle est placée est porté par six prêtres irlandais dont nous reparlerons bientôt. Les gabariers, bien entendu, font à leur

(1) Voir Ogée, description topographique.

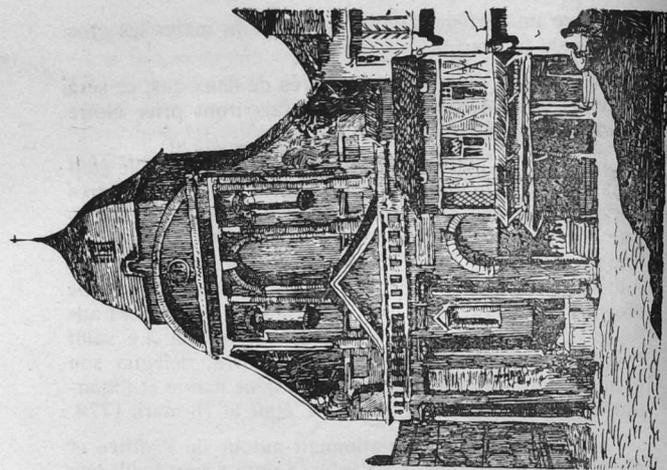
Patronne un cortège d'honneur, ayant en mains les gros cierges de la Confrérie.

Désormais, et cela pendant près de deux ans, ce sera donc à Sainte-Croix que les Nantais iront prier Notre Dame de Bon Secours.

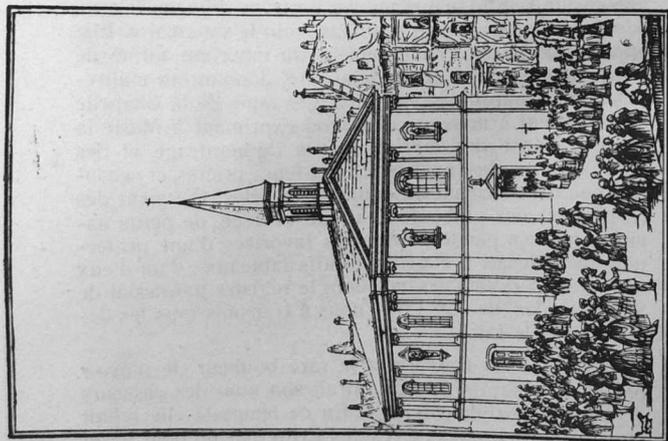
En 1778 la nouvelle Chapelle était achevée. Elle était de style grec. Les murs droits étaient divisés en carrés par des pilastres au chapiteau corinthien. On en distingue encore fort bien le côté sud dans l'immeuble qui fait l'angle de la rue Bon-Secours et du quai Turenne. Les habitants de l'île Feydeau et tous les bienfaiteurs de Notre Dame pouvaient être fiers de leur œuvre. Les auteurs de l'époque en parlent avec admiration. Le saint évêque de Nantes, Mgr Fréat de Sarra, délégua son grand vicaire, M. de Hercé, pour la bénédiction et l'inauguration de ce beau sanctuaire. C'était le 18 mars 1778.

Une foule immense stationnait autour de l'édifice et dans les rues voisines. De l'église Sainte-Croix sortit une procession plus solennelle encore que celle du 2 septembre 1776. Le retour de la Madone vénérée fut vraiment triomphal et se fit au milieu des « transports d'une joie universelle ». Elle prit place sur un trône dignement orné derrière le tabernacle et dominant tout le sanctuaire. Elle apparaissait dans l'encadrement du ciborium formé de six colonnes et d'un baldaquin doré, donnant au maître-autel une remarquable élégance. Les murs de la Chapelle se couvrirent à nouveau d'ex-voto exprimant à Marie la reconnaissance des marins sauvés du naufrage et des âmes sans nombre exaucées dans leurs prières et secours miraculeusement au cours des siècles. C'étaient des réductions sous globe de la statue vénérée, de petits navires apportés par les équipages favorisés d'une protection miraculeuse. C'étaient de naïfs tableaux : l'un d'eux exprimait la reconnaissance dont le registre paroissial de Saint-Nicolas, de l'an 1741, nous a transmis tous les détails. Voici le fait.

La rue de la Casserie a le rare bonheur de n'avoir pas été « débaptisée ». Elle tirait son nom des casseurs d'acier qui l'habitaient jadis. En ce temps-là elle reliait l'une à l'autre les deux rives de l'Erdre par un pont garni de maisons. Or le 28 février 1741 à 2 h. 45 de l'après-midi, trois de ces maisons s'écroulaient subitement, en-



L'église Sainte-Croix en 1685 (voir page 47).



En 1778, la chapelle était achevée

trainant dans leur chute une vingtaine de personnes. Le lendemain matin vers les 4 heures on entendit distinctement sous les ruines de l'une de ces maisons la voix et les plaintes d'une jeune fille. Le curé de Saint-Nicolas, M. Brelet de la Révellerie, docteur en théologie, ancien professeur au Grand Séminaire et qui fut pendant 50 ans curé de cette paroisse, fut appelé près d'elle ; il se glissa comme il put sous les ruines et parvint avec peine à lui donner l'Extrême-Onction en lui faisant une seule onction sur le petit doigt qu'il pouvait seulement atteindre. Enfin, après de longs et pénibles travaux on réussit à dégager la malheureuse encore vivante ! elle était couverte du sang des autres victimes de l'accident. Elle était restée vingt-cinq heures enfouie sous les décombres et plongée dans la rivière jusqu'à moitié du corps, menacée à chaque instant d'y être complètement engloutie sous le poids des pierres et poutres écroulées. Dans ce suprême péril elle s'était vouée à Notre Dame de Bon Secours ; aussi ses parents, écrit le Curé de Saint-Nicolas, « avaient mis dans la Chapelle de l'île Feydeau un petit tableau en forme de vœu, peint par le sieur Gaugy où elle et moy sommes représentés, mais fort mal, au moment qu'elle sortait de cet abîme. Cette jeune personne était Marie-Anne Mazeau, âgée de 13 ans environ, de notre paroisse, à qui nous avons fait faire la première communion l'année précédente, fille de sieur Mazeau fils, marchand poeslier, et de demoiselle Marie Pineau demeurant même rue de la Casserie au vis-à-vis. » Combien nous serions heureux de posséder encore ce petit tableau, quelque peu artistique qu'il fût au jugement de M. le docteur-Curé Brelet de la Révellerie ! Avec lui et comme lui que de précieux souvenirs, que de trésors vont disparaître dans la tourmente révolutionnaire.

En attendant, la nouvelle Chapelle est un centre de plus en plus puissant de ferveur religieuse. Est-il étonnant que le Curé de Sainte-Croix ait la pensée de faire passer dans ce quartier la procession de la Fête-Dieu ? Dans la « Revue de Bretagne » de 1908, on trouve rapportée la relation d'un voyage en Bretagne d'un savant géomètre du nom d'Hamelen qui note ainsi ce qu'il a vu lors de son voyage à Nantes : « Ce même jour 2 juin 1782, nous vîmes (à Nantes) une très belle procession à cause de l'octave de la Fête-Dieu, où régna le bon ordre

bien qu'il y eût beaucoup de monde. Elle passa dans l'île Feydeau où il y avait un reposoir. La musique des deux régiments qui étaient alors en garnison jointe aux musiciens de la ville, la richesse des ornements, en faisaient pour ainsi dire le pendant des processions de Paris. La grande quantité du beau monde très riche et très élégamment paré, placé aux balcons des croisées de ces superbes bâtiments, offrait un coup d'œil et le tableau le plus varié, et le plus agréable. Ce qui me fit penser plusieurs fois être à Paris... »

En 1785 de riches Anglais, M. et Mme Cradock, visitent Nantes. Ils pénètrent, disent-ils, dans la nouvelle petite église de Bon Secours. Ils voient au-dessus de l'autel « la Statue de la Vierge et de l'Enfant-Jésus, ornée de perles, de fleurs et de rubans et sur le fond et aux murs des cœurs et des ex-voto ».

Ces témoignages nous montrent quelle était l'attirance, même sur les étrangers et voyageurs, de ce sanctuaire de Notre-Dame.

Ce culte de Marie a maintenu très ferme et très vivante la foi au cœur des Nantais et en a fait de vrais chrétiens en les préparant à devenir des héros et des martyrs.

CHAPITRE IV

DANS LA TEMPÊTE RÉVOLUTIONNAIRE.
LA CHAPELLE DE N.D. DE BON SECOURS,
RENDEZ-VOUS DES NANTAIS.
LES PRÊTRES IRLANDAIS.

NOUS ne voudrions pas affirmer que toute la ville de Nantes ait échappé comme par miracle à la contagion quasi universelle de corruption et l'impiété du XVIII^e siècle. Il y eut dans toutes les branches de la société des victimes de la propagande voltairienne, du scepticisme et de l'esprit révolutionnaire. Comme les autres Bretons, les Nantais avaient toujours été un peu frondeurs, estimant qu'à Paris ou à Versailles on faisait trop de centralisation au mépris des privilèges de la Bretagne reconnus par le pacte d'union de 1532. Aux plus mauvais jours il y aura des gens qui n'auront d'autres soucis que de sauver leur vie sans histoire, de s'enrichir et de jouir comme si tout allait « pour le mieux dans le pire des mondes ». Les théâtres et les cafés seront ouverts au plus fort de la Terreur et, tout comme ailleurs, la populace dansera la carmagnole et la valse de la guillotine. Néanmoins ces éléments mauvais ne seront qu'en minorité. Les historiens les plus sérieux affirment que, dans son ensemble, Nantes se refusait à aller jusqu'au bout dans les concessions à la révolution et passait pour une Cité fermement et résolument conservatrice et catholique.

Notre Dame, plus que jamais, sera le Bon Secours des Chrétiens, la Reine du Clergé, la Reine des Martyrs.



Le Chanoine Urien, dernier chapelain de Notre Dame.

Sur les flots de la Loire, rougis du sang des confesseurs de la foi, sa chapelle sera l'Arche sainte offrant un dernier et suprême refuge aux chrétiens fidèles. Les annales de son histoire vont s'enrichir des pages les plus émouvantes.

Qui pourrait croire à la persécution de l'Eglise et à l'entrave des libertés de la conscience et du culte lorsque l'on trouve dans les registres de la municipalité de Nantes un rapport présenté au commencement de 1792 à la Mairie par le citoyen Puissant, administrateur laïque de l'eratoire de Bon Secours ?... « Le sou de retenu sur chaque messe ne suffit plus (il s'agit de l'entretien de l'édifice et du baillage des chaises) ; la dépense extraordinaire provient du *nombre prodigieux* des messes qui s'y célèbrent, surtout de la multitude innombrable de communions qui s'y font, qu'on peut évaluer à CINQ OU SIX MILLE PAR JOUR et particulièrement dans les fêtes de la Vierge. Ce qui consomme quatre fois plus de pain d'autel que par le passé, puisque depuis les quatre derniers mois, il est dû une somme de 92 livres seulement pour ces pains, tandis qu'avant cette époque il n'en coûtait pour le même objet que 72 livres, suivant accord entre les fournisseurs et le cy-devant chapelain... »

Ne se croirait-on pas vraiment aux temps les plus florissants de la chrétienté où peuvent se déployer sans crainte dans une ville pieuse et bien administrée les grandioses manifestations d'un congrès marial ou eucharistique ?

Cependant nous sommes en 1792. « *Le cy-devant chapelain* » venait de partir après avoir refusé le serment constitutionnel.

Il se nommait M. RENÉ JOSEPH URIEN. Il était chanoine de la collégiale Notre-Dame, secrétaire du chapitre, vice-promoteur du diocèse. Il s'en alla à Paris pour éviter la persécution. (1)

(1) Néanmoins il fut pris à Orléans où il resta en prison pendant 18 mois. Nommé administrateur du diocèse d'Orléans, il revint à Nantes vers l'an 1800. Il fut nommé curé d'Ancenis en 1805 et devait exercer en même temps les fonctions de vicaire général. En 1809 il joignait à ses titres celui de vicaire général d'Angers. Il ne se démit de ses fonctions que le 12 mai 1833 et resta à Ancenis où il mourut l'année suivante, le 15 février 1834. (D'après M. Briand, dans « l'Histoire du Clergé de Nantes pendant la Révolution »).

L'administration municipale, loin d'être favorable à l'exercice du culte, s'inquiète de ce concours de peuple et du nombre de ces communions au sanctuaire de l'île Feydeau. Elle propose au Directoire d'interdire l'exercice du saint ministère aux prêtres réfractaires, et, le 1^{er} mars 1792, l'affaire est portée devant l'évêque intrus Julien Minée.

C'est le grand drame qui se déroule.

Le prologue, on le sait, date du 24 août 1790 lorsque le roi Louis XVI, dans la crainte de plus grands maux, pressé par une Assemblée en délire, n'ayant pas encore la réponse du Pape consulté trop tard, avait signé la fameuse constitution civile du clergé. En bref il s'agissait d'arracher au Souverain Pontife le droit de nommer les évêques, et aux évêques celui de nommer les curés, pour le remettre aux pouvoirs civils par le moyen des élections. Le Pape Pie VI, appuyé par l'ensemble des évêques de France consultés, devait rejeter cette loi entachée d'hérésie et favorisant le schisme. Dès le 16 novembre 1790 l'évêque de Nantes, *Mgr Charles Eutrope de la Laurencie*, faisait signifier au département, par voie d'huissier, qu'il n'appliquerait pas la Constitution civile dans son diocèse. Le surlendemain, 18 novembre, dès le matin, une députation du département se rend à l'évêché et supplie l'Evêque de revenir sur sa décision. Le prélat déclare que sa conscience s'y refuse.

A cette nouvelle 2.000 citoyens excités par les Clubs s'ameutent devant le Palais de la Chambre des Comptes (aujourd'hui hôtel de la Préfecture) et réclament avec des cris furieux l'arrestation immédiate de l'Evêque. Le département se contente de dénoncer Mgr de la Laurencie à l'Assemblée nationale en demandant son emprisonnement.

Le dimanche 21 novembre, c'est la fête de N. D. de Bon Secours.

L'histoire ne dit pas si le courageux Evêque rejoignit à la Chapelle de l'île Feydeau la foule des fidèles priant avec larmes pour le Chef et le Père du diocèse.

Mais le lendemain lundi 22 novembre, à 9 heures du soir, le noble prélat quittait pour toujours sa ville épiscopale et s'en allait à l'étranger, non sans laisser une

lettre pastorale où il expliquait son départ, faisant ses adieux, donnant ses derniers conseils.

L'Evêque de Nantes donnait un exemple de fermeté, de grandeur d'âme, de détachement à tout son clergé, on pourrait dire à tout l'épiscopat français ; et cet exemple sera suivi.

La haine satanique des révolutionnaires ne désarme pas.

C'est le 15 janvier 1791 que l'autorité départementale promulgue la loi sur le serment et par suite, dans le délai de huit jours, tout ecclésiastique exerçant le ministère paroissial dans le diocèse doit prêter serment à la Constitution civile du clergé.

En grande majorité à Nantes les prêtres de paroisse refusèrent aussitôt. Quelques-uns cependant — 29 sur 81 — crurent pouvoir le prêter et, parmi eux, M. de Laville, curé de Sainte-Croix. Ce prêtre d'ailleurs très digne ne tarda pas, comme beaucoup d'autres, à reconnaître son erreur. Un jour il se présenta pour célébrer le saint sacrifice à la Chapelle de N. D. de Bon Secours. Le sanctuaire fut immédiatement évacué par la foule qui s'y pressait et les murmures contre l'intrus lui firent comprendre l'horreur qu'inspirait sa conduite aux catholiques nantais. Lorsque le Pape Pie VI eut, le 10 mars et le 13 avril, condamné par deux Brefs la Constitution civile du Clergé, le Recteur de Sainte-Croix n'hésita pas à prendre lui aussi le chemin de l'exil et écrivit à ses paroissiens une lettre touchante dans laquelle il rétractait son serment.

La confusion ne fera qu'augmenter lorsque le dimanche de la Quasimodo, 1^{er} mai 1791, sur le siège épiscopal de Nantes, libre depuis le départ de Mgr de la Laurencie, ce siège illustré par Saint Clair, Saint Félix, Saint Similien, Saint Gohard et tant de glorieux pontifes, viendra s'asseoir indûment l'évêque intrus Julien Minée.

Le peuple de Nantes qui fuit les prêtres assermentés n'a pas moins de mépris pour le prélat prévaricateur. Le Clergé le rejette et les notables de la Ville refusent énergiquement d'entrer en relation avec lui. N'est-ce pas en ces premiers jours de mai, tandis que l'intrus honore de sa première visite le Club des Jacobins qu'on emprisonne

38 prêtres au Séminaire et que l'on ferme les églises paroissiales supprimées de Saint-Laurent, Sainte-Radégonde, Saint Vincent, Saint Denis, Saint Léonard? N'est-ce pas alors qu'on expulse les religieux : les Dominicains établis à Nantes depuis 1228, les Cordeliers installés depuis le XIII^e siècle, les Carmes depuis le XIV^e et que disparaissent ces sanctuaires où des générations sont venues prier N. D. des Vignes, N. D. du Carmel, N. D. du Commerce ou de la Contractation ? Le 7 mai de cette année 1791 un arrêté administratif ordonnait la désaffectation de toutes les Chapelles de Nantes qui ne sont pas paroissiales. Cependant il en est qui sont si populaires qu'on craindrait l'émeute à les fermer déjà : c'est ainsi que la Chapelle de Bon Secours et la Chapelle de Miséricorde resteront ouvertes par privilège.

Sous le manteau de Notre Dame viendront se réfugier toutes les âmes fidèles, les âmes inquiètes et tourmentées qui fuient les églises non désaffectées mais desservies par les prêtres constitutionnels, comme Saint-Pierre, Saint-Nicolas, Saint-Similien et Sainte-Croix.

Nous comprenons maintenant pourquoi est assailli le sanctuaire de l'île Feydeau, pourquoi toutes ces messes, pourquoi ce nombre invraisemblable de communions et pourquoi l'émoi des pouvoirs civils. C'est là que les prêtres menacés et persécutés viennent célébrer le saint sacrifice, confier à la Bonne Mère leur avenir en lui demandant lumière, force, courage, persévérance pour demeurer fidèles jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au martyre. C'est là que tous les bons catholiques de Nantes accourent dès la première heure, remplissant la Chapelle, se pressant dans les rues voisines en attendant d'entrer pour recevoir les sacrements et surtout la sainte communion par le ministère de prêtres dignes inspirant toute confiance. C'est là que Notre Dame se penche plus maternellement vers ses enfants malheureux, prévoyant pour eux des jours encore plus sombres.

Le chapelain n'est plus là. Mais le sanctuaire est desservi par des prêtres irlandais qui bénéficient de leur titre d'étrangers et sont ainsi soustraits à l'obligation de prêter serment. Ils assistaient, on s'en souvient, à l'inauguration de la Chapelle et avaient l'honneur de porter à six le brancard de Notre Dame.

Ces fils de l'Irlande catholique étaient des réfugiés. Depuis le XVI^e siècle ils venaient, par vagues successives, exilés par l'intolérance schismatique anglicane, demander asile aux catholiques nantais. Reçus avec joie, logés successivement dans la rue de Peaume (aujourd'hui rue du Chapeau-Rouge), puis dans l'ancien manoir du Bois de la Touche (près du Musée Dobré), ils avaient obtenu les pouvoirs de fonder un séminaire pour les lévites irlandais. Appelés à seconder puis à remplacer le desservant de l'Oratoire de Bon Secours, ils mettaient tout leur zèle, toute leur piété au service de Notre Dame et de ses pèlerins et faisaient de nombreuses conversions. Echapperont-ils longtemps à la rage du démon ?

Le 11 juillet 1791 la Mairie de Nantes décrétait sa visite au sanctuaire de Bon Secours en vue de l'inventaire prescrit par la Révolution pour toutes les églises de France. L'histoire nous apprend que ce procédé est le premier acte de la spoliation ; les catholiques français s'en souviendront en 1906. Les chapelains attendront cette visite jusqu'au 19 août. On trouvera dans le vestiaire plus de 40 chasubles, dont plusieurs très précieuses, du linge, des ornements de valeur, dons offerts par la piété des fidèles au cours des âges. L'argenterie se compose de quatre calices, deux ostensoirs, un encensoir, deux couronnes pour la Vierge et l'Enfant-Jésus, et cette petite statue d'argent massif, précieux ex-voto de l'infortunée reine Marie-Antoinette. Bientôt, le 18 octobre 1792, tous ces objets, par les soins du citoyen Dehergue, officier municipal, seront confisqués et portés à la Monnaie.

Les prêtres irlandais dont l'activité porte ombrage aux autorités civiles, déjà dénoncés à l'évêque Minée, sentent grandir et se resserrer l'hostilité qu'ils inspirent aux révolutionnaires. Le 6 juin 1792 une pétition contre eux se signe avec ardeur dans les Clubs de la Ville. On y demande la vente de leur maison, leur expulsion du royaume et leur éloignement immédiat de la Chapelle de Notre Dame. Cette pétition reste sans effet, mais l'administration devient de plus en plus ombrageuse et tracassière. Tantôt elle les consigne dans la Ville, leur défendant toute excursion dans la campagne ; tantôt elle fait la visite domiciliaire dans leur maison, sous prétexte qu'ils donnent asile à des prêtres proscrits ; tantôt elle

les retient captifs dans leur propre demeure. Ils tiennent bon quand même et la Chapelle est toujours ouverte.

Cependant le Château est rempli de prêtres emprisonnés et l'émeute, un jour, est venue battre le pont-levis de la vieille forteresse pour réclamer leur mort.

Dans la nuit du 8 au 9 septembre 1792 les Carmélites sont obligées de consommer elles-mêmes les Saintes Espèces afin de les soustraire à la profanation des soldards ; dès le lendemain elles seront jetées sans ressources dans la rue. Le 1^{er} octobre, ce sont les Visitandines et les Clarisses qui sont expulsées de leur couvent. Le 18 octobre on cache le trésor sacré de la Cathédrale qui renferme tant de reliques précieuses, entre autres, les corps de Saint Donatien et de Saint Rogatien.

Le 29 décembre on commence à priver les prêtres emprisonnés de la consolation de célébrer la sainte Messe. Le 11 janvier 1793, le département active la recherche des ecclésiastiques fidèles ; on violera désormais les domiciles pour les découvrir. Le 21 janvier Louis XVI monte à l'échafaud. Dans la Chapelle de l'île Feydeau les prêtres irlandais sont les témoins des larmes qui coulent, brûlantes et silencieuses, des prières plus ferventes et plus angoissées qui montent vers Notre Dame de Bon Secours. C'est l'heure des ténèbres, l'heure du grand sacrifice et de l'expiation, l'heure de l'héroïsme et du martyre.

Le 13 février 1793 le Directoire du département promulgue contre les prêtres irlandais une sentence de déportation. Malgré leur qualité d'étrangers ils sont jetés dans les prisons de la Ville où ils rejoignent tant de saints prêtres et le 5 avril ils quittent Nantes et la France sur un navire irlandais. Ils emportaient dans leur cœur et dans leur souvenir l'image sainte de la Madone nantaise qu'ils avaient si bien servie et tant aimée.

CHAPITRE V

LA TERREUR A NANTES - CARRIER
LA CHAPELLE EST FERMÉE - LA STATUE SAUVÉE
NOTRE DAME ET LE PRÊTRE TRAQUÉS
RÉOUVERTURE DE LA CHAPELLE - TOUT EST CONSOMMÉ

DÉSORMAIS le Saint Sacrifice ne sera plus célébré dans la Chapelle de Bon Secours ; la dernière Hostie a été consommée. Le sanctuaire est confié à la surveillance d'un gardien officiel. Ce n'est qu'en secret, sans doute, que des privilégiés viendront encore prier et pleurer devant l'image vénérée. Un jour même, les membres de la famille de M. de Laille, ancien curé de Sainte-Croix parti en exil, se présenteront pour réclamer en son nom une chasuble qui était sa propriété personnelle ; ils l'obtiendront sans difficultés. Dans la solitude de sa Chapelle Notre Dame veille toujours et bénit ses enfants : son cœur de Mère est là ! Mais son nom n'est plus invoqué et prononcé que dans l'intimité du foyer et dans le secret des âmes. Nantes vit sous la Terreur.

Les événements se précipitent. Le 23 avril 1793 un décret porte que tout prêtre non assermenté et trouvé sur le territoire de la République sera puni de mort dans les 24 heures. Le 29 juin la Ville de Nantes est assiégée par 100.000 Vendéens. Bonchamp est sur la route de Paris, Talmont sur la route de Vannes, Cathelineau et d'Elbée sur la route de Rennes ; de Charette, des hauteurs de

Pont-Rousseau, bombarde la ville. On sait la suite. Cathelineau tombe blessé à mort sur la place Viarme. Les Vendéens s'éloignent et Nantes devient une immense prison. Car le Bouffay, les Séminaires, les Couvents, l'Entrepôt des Cafés, l'Hôtel-Dieu, le Sanitat, l'église Sainte-Croix elle-même, sont remplis de captifs.

Le 7 octobre CARRIER arrive à Nantes. Il forme avec la lie du peuple la compagnie Marat, chargée de faire des visites à domicile et d'arrêter tous les suspects. En novembre la Cathédrale est transformée en temple de la Raison.

Le soir du 16 novembre Carrier installe dans l'église de Sainte-Croix, à peine débarrassée des prisonniers, la Société populaire Vincent la Montagne. Il monte dans la chaire, prononce un discours furieux contre les prêtres. Ne dit-on pas que d'un coup de sabre maladroit il aurait fait sauter un gland des pendentifs de l'abat-son ? Le monstre est acclamé ; la musique entonne les refrains révolutionnaires et l'assistance, prise de frénésie, se lève et demande à grands cris qu'on extermine jusqu'au dernier prêtre.

Dans la nuit qui suit 90 prêtres sont noyés en Loire auprès de l'île Cheviré ; c'est la première des quatorze noyades connues à date fixe ; il y en eut d'autres et même des noyades d'enfants. Alors la grande peur règne à Nantes en même temps que la peste et la famine. On entend de fréquentes fusillades du côté de Gigant et de la prairie de Mauves... et la nuit, à l'extrémité de la Fosse, sur le port endormi, résonnent des bruits lugubres de marteaux clouant des planches... on prépare les gabarres à noyades. Dans le quartier du Bouffay on rencontre souvent la charrette trop connue dont chaque cahot égoutte du sang sur les pavés. Mais du fond des noirs cachots, sur les flots sombres de la Loire, des carrières sanglantes, montent des appels suppliants vers la Reine des Martyrs... *Notre Dame de Bon Secours priez pour nous !* Les religieuses de la Sagesse, arrachées à leur école de Pirmil, n'ont-elles pas dans un dernier regard salué leur Mère en passant devant sa Chapelle, avant de chanter en montant à la guillotine, le refrain de leur Père de Montfort : « *Je mets ma confiance, Vierge en votre secours !* »

Vraiment il est temps d'en finir avec toutes les « superstitions »... Le 19 décembre 1793 les habitants de

l'île Feydeau apprennent qu'une bande de forcenés s'approche pour profaner la Chapelle et détruire tout ce qu'elle renferme encore.

Une pieuse famille de commerçants, la famille Pion, habitait alors une vieille maison du xv^e siècle, à l'angle de la rue Bon-Secours et de la rue du Milieu qui deviendra en 1817 la rue Kervégan. *Madame Pion*, née Anne-Marie Dubois, ornait, dans les jours de paix, la statue vénérée ; c'était une femme intrépide, vaillante chrétienne, capable de tout oser et de tout risquer pour sa religion et pour sa Madone tant aimée. Elle accourt : « *Citoyens, dit-elle aux révolutionnaires qui déjà saccagent le sanctuaire, je veux la statue de la Vierge, je l'emporte !* — Comment, citoyenne, tu y tiens ? Nous allons la briser et la jeter dans la rue ». Et la courageuse femme, après les avoir récompensés par force rafraîchissements que de braves citoyens nantais ne refusent jamais, appelle, la nuit venue, les employés de son commerce et fait transporter chez elle la sainte Madone. Elle sauve en même temps des ex-voto du pèlerinage, les couronnes de perles très modestes mais curieuses dont on ornait les statues de la Vierge et de l'Enfant-Jésus, des rideaux d'indienne, des débris d'ornements, des images déjà mutilées, de petites statues dorées de Saint Pierre et de Saint Clément, la grotte Louis XIV qui abritait la Madone. L'image vénérée est aussitôt cachée dans une chambre obscure. Là, dans le même réduit, vit un prêtre que la famille Pion a recueilli pour le soustraire à la mort et qui célèbre la Messe pendant la nuit au pied de la statue.

Dans cette Ville de Nantes, tandis que l'on noie, que l'on fusille et que l'on guillotine, il y a donc un sanctuaire où la foi et l'amour, où l'héroïque audace d'une famille chrétienne gardent et protègent ces deux chefs-d'œuvre du Cœur de Dieu : *Marie et le Prêtre !* Les églises sont fermées ou profanées, les chapelles détruites mais dans un grenier, chaque jour, l'Hostie sainte est offerte et élevée pour les justes et les pécheurs, pour les victimes et les bourreaux, et des lèvres murmurent : « *O salutaris Hostia, Quæ coeli pandis ostium, Bella premunt hostilia: Da robur, fer auxilium.* » « *Le Christ ressuscité ne meurt plus !* » « Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais ». Dans cette nuit profonde brille l'Etoile : *Notre Dame de*

Bon Secours annonce l'aube, encore lointaine sans doute, mais sûre de la Résurrection et de la Paix.

Que devient alors le sanctuaire de l'île Feydeau ? Il est transformé en arsenal et les armes qui donneront la mort se préparent là où naguère les âmes venaient demander la vie. Les catholiques nantais ne perdaient point néanmoins le souvenir du pieux pèlerinage et gardaient au cœur l'espoir de voir à nouveau s'ouvrir à leur piété les portes de cette Chapelle tant aimée. Aussi dès que la tolérance des cultes fut concédée à la France par la loi du 3 ventôse, an III de la République (21 février 1795), une pétition se signe à Nantes pour obtenir, au moins en location, le vénérable sanctuaire de Bon Secours. Les représentants du peuple appuient cette demande, et le 11 prairial suivant (30 mai 1795), le gouvernement donne une réponse favorable. La Chapelle est louée à une pieuse femme, servante dévouée de Notre Dame, la veuve Ferrand qui demeurait place du Bouffay. Il fallut faire exécuter des réparations qui ne coûtaient pas moins de 9.000 livres. On acheta le vieil autel et le vieux tabernacle de l'église Saint-Vincent. Sans nul doute on demanda à la famille Pion la statue vénérée, mais cette faveur ne fut pas accordée, dans la crainte bien fondée de nouveaux pillages.

Il fallait pourtant une image de la Vierge. Et c'est là, croyons-nous, qu'apparaît la statue actuellement en honneur dans l'église Saint-Jacques. Elle porte, en effet, tous les caractères de l'art à cette époque. C'est la Vierge extatique, levant les regards vers le ciel dans une attitude très noble. Peut-être fut-elle achetée par la veuve Ferrand ? Ne fut-elle pas choisie et payée par Monsieur l'Abbé Honoré Guibert, curé intrus de Sainte-Croix ? En tous cas celui-ci en deviendra, au moins dans la suite, véritable propriétaire puisqu'il l'emporta avec lui lorsqu'au Concordat, s'étant rétracté, il devint curé légitime de la paroisse Saint-Jacques. Par delà les ponts Notre Dame de Bon Secours s'est posée là comme pour bénir la Cité nantaise dont elle garde le faubourg et l'entrée. Un jour viendra où, à l'autre extrémité de la Ville, Notre Dame Auxiliatrice — *Auxilium Christianorum* — rappellera aux paroissiens et pèlerins de Sainte-Thérèse de l'Enfant-

Jésus que leur paroisse est née sous le manteau de Notre Dame de Bon Secours (1).

La Chapelle de l'île Feydeau étant ouverte la foule, à nouveau s'y porta avec l'empressement des anciens jours. Mais ce ne fut pas pour très longtemps.

Le 21 messidor de l'an IV (9 juillet 1796), dans une séance où présidait le citoyen Francheteau, elle était remise en vente et cédée au prix de trente cinq mille francs. A cette nouvelle la désolation la plus profonde se répandit dans les cœurs : le pieux édifice était définitivement fermé aux catholiques nantais et bientôt il sera transformé en maison particulière. L'immeuble subsiste encore, ayant échappé aux bombardements de 1943 et de 1944 ; on le reconnaît facilement à ses pilastres de style grec, à l'angle de la rue Bon Secours et de l'Allée (ancien quai) Turenne, en face de l'Hôtel-Dieu.

Humainement parlant c'en était fini d'une belle histoire qui avait duré trois siècles et demi, riche de souvenirs, plus riche de grâces et de célestes faveurs accordées par Notre Dame à son peuple nantais.

Mais le Ciel a ses revanches splendides... et Notre Dame n'est jamais vaincue : sur son front sa royale et glorieuse couronne va s'enrichir de nouveaux fleurons.

(1) Le Curé fondateur était vicaire à Sainte-Croix lorsque Mgr le Fer de la Motte, en 1932, année du couronnement, lui confia le soin d'ouvrir un centre religieux sur la route de Vannes.

CHAPITRE VI

LA PAIX RENDUE A L'EGLISE DE FRANCE PAR NAPOLÉON
LE CULTE DE N. D. DE BON SECOURS TRANSFÉRÉ
A SAINTE-CROIX - ORIGINE LOINTAINE DE CETTE ÉGLISE
ALAIN BARBE TORTE - CONAN LE TORT
ALAIN FERGENT ET LES CROISÉS

LE 25 avril 1802 la loi sur l'organisation des cultes était proclamée dans la Ville de Nantes, au bruit joyeux d'une salve de trente coups de canon et au son de toutes les cloches échappées au marteau destructeur. C'était l'allégresse dans toutes les âmes chrétiennes comme en un jour de résurrection.

« Les portes de Noire-Dame s'ouvrirent, dit *Lacordaire*, un soldat parut sur le seuil, entouré de généraux et suivi de vingt victoires. Où va-t-il ? Il entre, il traverse lentement cette nef, il monte jusqu'au sanctuaire ; le voilà devant l'autel. Qu'y vient-il faire, lui, l'enfant d'une génération qui a ri du Christ ? Il vient se prosterner devant le Vicaire du Christ et lui demander de bénir ses mains, afin que le sceptre ne soit pas trop pesant à côté de l'épée. Il avait compris, malgré toutes les apparences contraires, que le souffle divin ne s'était pas retiré de la France, et c'est là vraiment le génie de ne pas s'arrêter à la superficie des choses, mais d'aller au fond en surprendre la réalité cachée. C'est là vraiment gouverner les peuples de ne pas croire à leurs mauvais penchants, et de leur révéler à eux-mêmes ce qui reste en eux de grand et de bien.

« Ainsi Dieu sauve-t-il la France ; ainsi releva-t-il par elle tout ce qu'elle avait abattu ! »

Toutefois l'illustre orateur ne s'y méprenait pas, parmi les ruines accumulées pendant la Révolution il en était d'irréparables. Rien qu'à Nantes, que d'églises, que de sanctuaires devaient rester à jamais fermés à la piété des fidèles. Notre Chapelle Notre Dame de Bon Secours fut de ce nombre.

Mais après le Concordat et en vertu d'un indult spécial, le Cardinal Caprara décidait de transférer dans les églises paroissiales les privilèges des anciennes chapelles fondées sur leur territoire.

Le nouvel évêque de Nantes était MGR DUVOISIN. Il s'était réfugié en Angleterre pendant la tourmente. Sacré à Paris le 1^{er} août 1802 dans l'église Saint-Thomas-d'Aquin par l'évêque de Quimper, il faisait son entrée dans sa ville épiscopale en la fête de Saint-Clair, premier évêque de Nantes... Mais le diocèse de Nantes, qui comptait plus de 1.058 prêtres en 1789, n'en aura plus que 210 sur la première liste qui parut au début de janvier 1803 (1). L'échafaud, les prisons, les pontons et l'exil avaient décimé ce magnifique clergé. Cependant plusieurs centaines revinrent bientôt de l'étranger et se mirent à la disposition de leur évêque. M. L'ABBÉ MAISON-NEUVE, ancien député aux Etats Généraux, réfractaire, exilé en Espagne pendant toute la Révolution, était de ceux-là. C'est lui que Mgr Duvoisin nomma *curé de Sainte-Croix*. Aussi le nouveau pasteur, intelligent et pieux, connaissant le culte de sa paroisse et de toute la Ville de Nantes à Notre Dame de Bon Secours, s'empressa-t-il de faire de son église l'héritière de l'antique dévotion. L'autel autrefois dédié à Notre Dame de Consolation devenait ainsi le centre officiel et canonique du pèlerinage à Notre Dame de Bon Secours.

Mystérieux dessein de la Providence qui nous laisse verser des larmes légitimes sur les dévastations sacrilèges et veut nous consoler par des attentions plus délicates. En vain les Nantais chercheraient-ils des traces des autels où leurs ancêtres ont prié et invoqué N. D. de Nantes.

(1) Voir le livre de M. Emile Gabory: « Un grand évêque oublié, Mgr Duvoisin, évêque de Nantes, aumônier de l'Impératrice Marie-Louise ».

N. D. des Carmes, N. D. de la Victoire, etc... Ayant la Révolution, sur la terre nantaise, s'élevaient en l'honneur de Marie 110 chapelles, 30 églises paroissiales ; 2 églises collégiales, 6 abbayes, 15 prieurés (1).

Tous ces vocables se retrouveront dans celui de Bon Secours. L'église Saint-Saturnin n'est plus, mais N. D. de la Cité qu'elle abritait a simplement traversé la rue et s'est réfugiée dans le sanctuaire voisin. *Oui, mystérieux desseins de la Providence* qui prévoyait pour le XIX^e siècle une telle explosion de piété mariale que le sanctuaire tout neuf de l'île Feydeau serait trop étroit pour contenir la foule des pèlerins. *Mystérieux desseins de la Providence* qui voulait montrer Marie au pied du Crucifié, donner un essor nouveau à la dévotion de la Vierge, *Secours des Chrétiens* en l'établissant dans le sanctuaire dédié à la *Sainte Croix*, au centre même, au cœur de la Ville, à la croisée de toutes les grandes routes du pays nantais, dans cette église naguère profanée, empourprée de sang mais belle de la majesté des siècles qui brille sur son front, belle de la force divine qui, par la Croix, vient de remporter une si complète victoire.

Sainte Croix ! L'histoire de cette église se perd, c'est bien le cas de le dire, dans la nuit des temps. S'éleva-t-elle après cette autre église que l'évêque Clément érigea au V^e siècle, près de la place des Changes, en l'honneur de « *Monsieur Saint Saturnin* », ou bien lui fût-elle antérieure ? Quelle était alors son appellation ? Il faut arriver au X^e siècle, quand la Ville de Nantes, délivrée des Normands par Alain Barbe-Torte, sortait de ses ruines, pour apprendre que le guerrier breton offrit l'église Sainte-Croix à l'abbaye de Landevenec qui était à cette époque l'une des plus florissantes de la Bretagne.

Cette offre, d'ailleurs, on ne sait trop pourquoi, resta sinon sans réponse du moins sans effet. En 990, Conan-le-Tort, comte de Rennes, s'empara par ruse et par violence de la Ville de Nantes. Au confluent de l'Érdre et de la Loire il construisit la forteresse du Bouffay qu'il entourait de hautes murailles. L'église la plus proche devint donc naturellement comme la Chapelle du Château. Il est bien permis de croire que sous ses voûtes, aux pieds de

(1) Statistiques de M. l'abbé F. Brault.

ses autels; les comtes de Nantes et les barons vinrent souvent prier, firent bénir leurs armes, et chantèrent après la victoire de vibrants *Te Deum*. C'est dans cette église que le comte Alain Fergent aurait épousé, en 1093, la vertueuse Ermengarde, princesse d'Anjou honorée du titre de bienheureuse par les peuples de la contrée. C'est là que le vaillant chevalier, selon la tradition, aurait reçu la croix des mains de Robert d'Arbrissel en s'engageant, à la tête d'un grand nombre de barons et de soldats, pour la première croisade (1).

Demeurée dans les états de son époux pour gouverner pendant la guerre sainte, la pieuse Ermengarde fit solliciter dans les monastères et les églises le secours de Dieu en faveur des nobles Croisés. Cinq ans après, en 1101, le comte Alain revenait, glorieux et triomphant. En reconnaissance son épouse voulut faire don de l'église *Sainte-Croix* aux Moines du Grand monastère de *Marmoutiers* près de Tours. L'évêque de Nantes, Bénédicte, et ses archidiacres approuvant ce projet, la comtesse Ermengarde et son fils, Conan, investirent Marmoutiers des deux églises de Saint-Saturnin et de Sainte-Croix, le comte en présentant un pan de son manteau, sa mère un couteau, au prieur de Gahard, délégué par l'Abbaye. Au début du XII^e siècle il est vrai, Brice, second successeur de Bénédicte sur le siège épiscopal de Nantes, entra en contestation avec les religieux de divers monastères pour récupérer la possession de plusieurs églises de la ville. Il fallut l'intervention du Souverain Pontife. Pour Sainte-Croix l'affaire fut confiée par le Pape à la décision de quatre prélats : *Geoffroi, évêque de Chartres ; Albéric de Bourges ; Hugues, archevêque de Tours ; Geoffroy, archevêque de Bordeaux*, assistés du légat pontifical. Marmoutiers gardait Sainte-Croix.

(1) M. le Chanoine Durville prétendait, il est vrai, que l'oratoire du Bouffay était dédié à Saint Michel et se distinguait de l'église Sainte-Croix. Le savant archéologue ne voyait qu'une légende dans le récit de Mellinet « Commune et Milice de Nantes », et les affirmations d'historiens plus anciens (chronique de Sainte-Croix, 1853) (*Semaine religieuse*, 1875, p. 86 et suiv.). On ne voit pas bien la bénédiction des armes dans le cadre étroit d'un oratoire de forteresse situé vraisemblablement à l'étage, car vers le milieu du XII^e siècle un acte de l'abbaye de Melleray se passe au Bouffay dans une chambre qui se trouve près de la chapelle Saint-Michel.

Le 6 décembre 1138 Conan, heureux de cette solution, donnait ses lettres patentes aux religieux. Les moines alors établirent, tout près de l'église, un prieuré et une chapelle dédiée à Saint Martin, avec entrée sur la rue de la Bâclerie, le jardin s'étendant jusqu'à la place du Bouffay. Comme les autres le prieuré de Sainte-Croix eut ses vassaux et ses rentes féodales ; ses redevances et ses obligations ? Par exemple, en 1446, nous savons que Guillaume-le-Veneur, seigneur de la Jaille, occupant la maison où se trouve le presbytère actuel, payait à Jean Chauvin, le prieur, 6 livres et 2 sols de rente ; un peu plus tard, le fief de la Madeleine en Carquéfou leur est concédé avec tous les avantages et ressources légués par Alain Fergent et Ermengarde « voulant prendre soin du salut de leur âme et de celle de leurs prédécesseurs et successeurs, sachant qu'il est écrit que comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône efface le péché. » Parmi les charges des moines, notons les 450 livres pour le curé et le vicaire de Sainte-Croix et les redevances au chapitre de la cathédrale.

Au XII^e siècle l'église Sainte-Croix est l'une des plus fréquentées de la Ville de Nantes. On dirait que toutes les dévotions s'y donnent rendez-vous. C'est *Saint Barthélémy* dont la relique est vénérée par un grand nombre de pèlerins, chacun faisant brûler pendant sa prière un cierge qu'on nomme : « *la Chandelle de saint Barthélémy* ». On y invoque la Sainte Trinité, Sainte Anne, Saint Thomas, Saint Jean-Baptiste, Sainte Barbe, Saint Claude, Sainte Madeleine. Les titres de la Sainte Vierge y sont variés : N. D. de Consolation, de Pitié, des Chasserans, de la Navigation, de Bonne Garde.

Les offices et les solennités s'y multiplient. Non seulement les religieux du prieuré, mais encore et à la suite, le clergé paroissial, y chantent l'office canonial. Il n'est point de jour de la semaine où les cloches de l'église ne sonnent à toutes volées pour les *messes à note*, les *De Profundis* ou *Libera*, pour le récit de la Passion ou pour la procession des morts suivie du catéchisme fait en chaire par un bachelier en théologie nommé par le seigneur évêque.

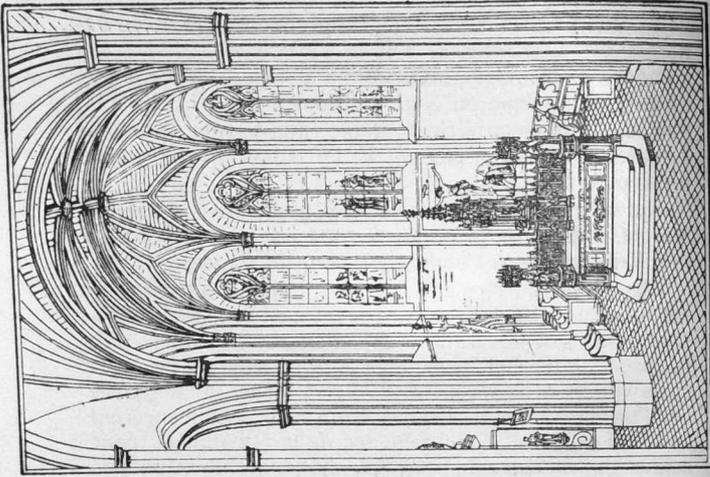
C'est à Sainte-Croix que fut fondée, en 1462, la CONFRÉRIE DU SAINT SACREMENT transférée depuis la Ré-

volution à l'église cathédrale. La première assemblée générale des Confrères se tint le 12 octobre 1464 ; elle comptait 78 membres, tous prêtres, docteurs en théologie, en droit canonique ou civil. *Le Pape Paul III*, en 1534, l'affilia à l'archiconfrérie de Rome en la faisant participer à toutes les faveurs, et *Paul V*, en 1610, lui accorda de précieuses indulgences.

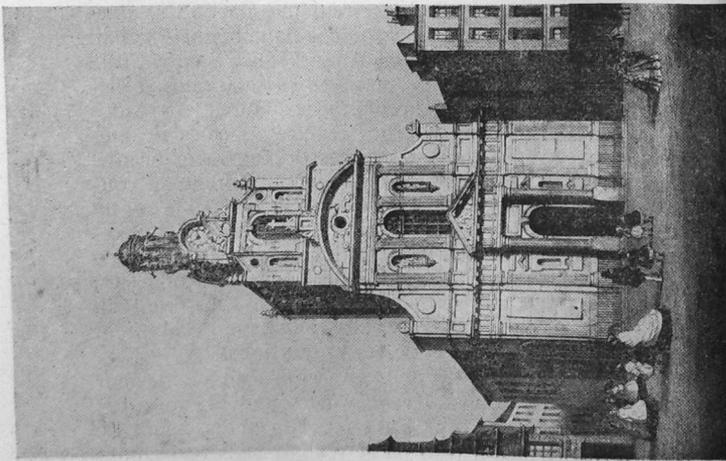
La même église est encore le siège de la Confrérie du *Sang Glorieux*, de la *Sainte Trinité* pour la corporation des Tailleurs, de la *Compassion* pour les trépassés.

Au cours du XVI^e siècle les moines abandonnèrent leur couvent de la Bâclerie et rentrèrent à Marmouiers, laissant leur prieuré à un commanditaire. D'autre part l'église était devenue trop petite et trop vieille. Les paroissiens voulurent la reconstruire. Selon l'inscription gravée sur l'un des piliers de l'église, les travaux commencèrent en 1669. Messire Jacques Peülac de la Hibaudière, conseiller du roi en son présidial, et honorable Alphonse Terrien, marchand, prirent une part très active à cette œuvre en leur qualité de fabriciens. La nouvelle construction s'élevait sur l'emplacement de la vieille chapelle du prieuré cédée facilement par noble et discret Joseph Régnier, prieur commanditaire, et sur une partie du cimetière de la paroisse. Le style ogival flamboyant touchait à la fin de sa seconde période. Aussi l'église Sainte-Croix parut avec ses piliers aux nervures prismatiques, s'élevant verticalement et se prolongeant autour d'arcades cintrées, tandis que ses larges fenêtres garnies de méneaux conservent encore les traces de l'ogive expirante. Y eut-il erreur de calculs ou malfaçons ? Lorsqu'on voulut placer la charpente sur les murs, en 1685, il y eut un affaissement et tout l'édifice faillit s'écrouler. Il fallut reprendre une partie des constructions et faire une voûte en bois. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que la façade sera entreprise, mais sur des plans nouveaux, s'inspirant du style grec de l'ordre dorique. Les connaisseurs admirent la beauté de ses lignes et de ses proportions.

Comment s'imaginer que cette église ait pu devenir l'enfeu où plus de cent grandes personnes se faisaient enterrer chaque année ? En effet, l'agrandissement de l'église paroissiale n'avait pu se réaliser sans restreindre les limites d'un cimetière déjà trop étroit. Et dès lors, pour 16 livres et même pour 12 livres, il fut possible aux



Intérieur de l'église Sainte-Croix en 1853



L'antique statue de Notre-Dame
(voir page 39)

paroissiens de posséder un caveau dans la nouvelle église. Sur l'une des dalles funéraires on pouvait lire : « *Ici reposent les dépouilles mortelles de vénérable Messire Nicolas Travers, prêtre de l'église de Nantes, savant et historien, estimé des hommes de lettres de son siècle, lequel vécut 76 ans. Il mourut le 13 octobre, l'an du Seigneur 1750.* » Il s'agit de l'historien des évêques de Nantes, éloigné du ministère pour ses idées jansénistes, il était revenu à Nantes, s'était retiré dans sa maison des remparts sur la paroisse Saint-Léonard où il mourut. Son attitude réservée en ses dernières années lui valut d'avoir la sépulture ecclésiastique et d'être enterré selon son désir dans l'église de son baptême. C'est M. Sarrebourg d'Hauteville qui reçut ses restes à Sainte-Croix et leur donna la dernière bénédiction (1).

Cette pratique abusive des sépultures dans l'église ne pouvait disparaître que par l'achat d'un cimetière plus grand et plus éloigné. Le 29 mars 1773, la fabrique de Sainte-Croix achetait deux journaux de terre dans la tenue de la Bouteillerie qui appartenait aux Chartreux. C'est ce cimetière qui sera vulgairement appelé le Grand-Brigandin ou Brigandin, de ce que, en 1793, il y sera enterré un nombre prodigieux de victimes de la Révolution qu'on appelait brigands !

Nous avons dit qu'au moment de la Révolution la Cure de Sainte-Croix était occupée par M. de la Ville qui devait, à la suite de M. Sarrebourg d'Hauteville, se charger des travaux de reconstruction de la Chapelle de Bon Secours. En fait, à cette époque, les Bénédictins de Marmoutiers tenaient encore à leurs droits sur Sainte-Croix. Aussi, en 1774, ils ne manquèrent pas de protester, ayant appris que M. de la Ville, dont le titre n'était que « *vicair perpétuel* », s'était placé au jour de son installation dans le confessionnal du *prieur*. Cette anomalie devait bientôt disparaître. En 1778, M. l'Abbé Mergey, chanoine de la collégiale de Saint-Sauveur de Metz et prieur commanditaire de Saint-Martin en Sainte-Croix de Nantes et de la Madeleine-es-Bois renonçait à son titre de curé primitif. Et le 10 mai 1779 l'acte de la réunion du prieuré et de la cure était enregistré par commun accord de l'abbaye royale de Marmoutiers, représentée par

(1) Voir « *Le Jansénisme* » par M. A. Bachelier, p. 236.

Dom Augustin Fortier, religieux de Saint-Jacques de Pir-mil, et Mgr de la Laurencie, évêque de Nantes. Désormais M. Clair-Pierre de la Ville pouvait porter sans crainte le titre de PRIEUR ET DE CURÉ DE SAINT-CROIX.

Il ne devait pas le porter longtemps. Malgré les recommandations et l'attitude courageuse de l'évêque de Nantes, le clergé de Sainte-Croix, curé et vicaires, le 23 janvier 1791, avait la faiblesse de prêter le serment constitutionnel. Mais à peine le Pape eut-il parlé que le malheureux curé se rétractait et partait en exil, adressant à ses paroissiens cette lettre conservée aux archives municipales :

« Je soussigné, Clair-Pierre de la Ville, prêtre docteur en théologie, prieur recteur de Sainte-Croix et de la Madeleine-es-Bois, son annexe, après y avoir mûrement réfléchi devant Dieu et pour prévenir les fautes énormes dont je me rendrais coupable dans l'exercice habituel des fonctions de mon ministère, reconnais aujourd'hui, dans mon âme et conscience que je ne puis aller, sans m'écarter du privilège de la foi catholique, prêter le serment prescrit aux fonctionnaires publics par l'Assemblée Nationale. En conséquence, pour la tranquillité de ma conscience et pour réparer le scandale que j'ai donné à mes paroissiens et aux habitants de la Ville de Nantes, je fais la présente rétractation, désirant ardemment qu'aussitôt que les circonstances le permettront, elle devienne aussi publique qu'elle puisse l'être, et qu'elle puisse rappeler aux vrais principes tous ceux que mon exemple aurait entraînés dans la fausse voie dont je m'empresse de sortir ; déclare en outre que mon intention a toujours été, comme elle l'est et le sera toujours avec l'aide de Dieu, de demeurer inviolablement attaché à la foi catholique, apostolique et romaine, ainsi qu'à tous mes supérieurs spirituels dans l'ordre hiérarchique.

« Nantes, le 9 mars 1791.

« Signé : De la Ville, prieur, recteur de Ste-Croix. »

Le 13 novembre le conseil de fabrique de Sainte-Croix, ayant vainement attendu le retour de M. de la Ville, se décide à demander un successeur à l'assemblée du district ! La réunion électorale eut lieu dans l'église cathédrale de Saint-Pierre. Après la grand'messe, célébrée par M. Soulastre, vicaire épiscopal, le scrutin ayant

eu lieu, M. Guibert fut élu par 83 voix sur 84, à la cure de Sainte-Croix. Depuis plusieurs années il remplissait les fonctions de vicaire en cette paroisse. Prêtre zélé et jusqu'alors irréprochable, ayant suivi son curé dans l'erreur, il fut trop faible pour l'imiter dans sa rétractation. Il s'enfonça davantage en renouvelant son parjure le jour de son installation qui eut lieu le 11 décembre. Les archives conservent les lettres d'institution signées de l'évêque intrus Minée, contresignées par les vicaires épiscopaux : Darbefeuille et Chéneau.

La cure, pour la possession de laquelle M. Guibert sacrifie les devoirs sacrés de sa conscience, va devenir bientôt pour lui une occasion de peine et de douleur.

Les meilleurs des habitants de sa paroisse qu'il connaît et qu'il aime se détachent de lui avec mépris.

Son église est dépouillée le 16 octobre 1792 de tous ses objets précieux. La croix, les encensoirs, les chandeliers d'argent sont portés à la Monnaie.

Obligé de quitter l'habit ecclésiastique, de prendre le service de la garde nationale, le malheureux prêtre ne peut continuer son ministère qu'en secret. Son église, la ci-devant Sainte-Croix profanée, désaffectée, devient le centre du Club Vincent la Montagne. Après la fameuse harangue de Carrier, Minée va monter en chaire, renouvelant son apostasie, renonçant pour la seconde fois à son baptême, à son sacerdoce, à son épiscopat.

Mais la guillotine fonctionne trop près de là, sur la place du Bouffay. Les cadavres des victimes jetés sous les murs de l'église, à peine recouverts d'un peu de terre, dévorés par les chiens de la ville, empestent tout le quartier. Le Club proteste près de Carrier, disant qu'il était affreux d'avoir sans cesse sous les yeux le spectacle du sang des guillotins qui infectaient la place de la Révolution. Pour toute réponse et pour se venger, le monstre dissout la société populaire et transforme en prison la maison de Dieu. Le nombre des suspects enfermés dans cette église fut tel et leur misère si grande, que, dans un rapport sur l'état des prisons, le citoyen Lévêque manifesta des craintes pour la santé publique.

Enfin, le 12 juin 1795, une pétition faite par 31 citoyens de Sainte-Croix était accueillie favorablement des autorités civiles et le sanctuaire était rendu au culte et au clergé schismatique. M. Guibert revenait à sa cure, à son

Dom Augustin Fortier, religieux de Saint-Jacques de Pirmil, et Mgr de la Laurencie, évêque de Nantes. Désormais M. Clair-Pierre de la Ville pouvait porter sans crainte le titre de PRIEUR ET DE CURÉ DE SAINTE-CROIX.

Il ne devait pas le porter longtemps. Malgré les recommandations et l'attitude courageuse de l'évêque de Nantes, le clergé de Sainte-Croix, curé et vicaires, le 23 janvier 1791, avait la faiblesse de prêter le serment constitutionnel. Mais à peine le Pape eut-il parlé que le malheureux curé se rétractait et partait en exil, adressant à ses paroissiens cette lettre conservée aux archives municipales :

« Je soussigné, Clair-Pierre de la Ville, prêtre docteur en théologie, prieur recteur de Sainte-Croix et de la Madeleine-es-Bois, son annexe, après y avoir mûrement réfléchi devant Dieu et pour prévenir les fautes énormes dont je me rendrais coupable dans l'exercice habituel des fonctions de mon ministère, reconnais aujourd'hui, dans mon âme et conscience que je ne puis nullement, sans m'écarter du privilège de la foi catholique, prêter le serment prescrit aux fonctionnaires publics par l'Assemblée Nationale. En conséquence, pour la tranquillité de ma conscience et pour réparer le scandale que j'ai donné à mes paroissiens et aux habitants de la Ville de Nantes, je fais la présente rétractation, désirant ardemment qu'aussitôt que les circonstances le permettront, elle devienne aussi publique qu'elle puisse l'être, et qu'elle puisse rappeler aux vrais principes tous ceux que mon exemple aurait entraînés dans la fausse voie dont je m'empresse de sortir ; déclare en outre que mon intention a toujours été, comme elle l'est et le sera toujours avec l'aide de Dieu, de demeurer inviolablement attaché à la foi catholique, apostolique et romaine, ainsi qu'à tous mes supérieurs spirituels dans l'ordre hiérarchique.

« Nantes, le 9 mars 1791.

« Signé : De la Ville, prieur, recteur de Ste-Croix. »

Le 13 novembre le conseil de fabrique de Sainte-Croix, ayant vainement attendu le retour de M. de la Ville, se décide à demander un successeur à l'assemblée du district ! La réunion électorale eut lieu dans l'église cathédrale de Saint-Pierre. Après la grand'messe, célébrée par M. Soulastre, vicaire épiscopal, le scrutin ayant

eu lieu, M. Guibert fut élu par 83 voix sur 84, à la cure de Sainte-Croix. Depuis plusieurs années il remplissait les fonctions de vicaire en cette paroisse. Prêtre zélé et jusqu'alors irréprochable, ayant suivi son curé dans l'erreur, il fut trop faible pour l'imiter dans sa rétractation. Il s'enfonça davantage en renouvelant son parjure le jour de son installation qui eut lieu le 11 décembre. Les archives conservent les lettres d'institution signées de l'évêque intrus Minée, contresignées par les vicaires épiscopaux : Darbefeuille et Chêneau.

La cure, pour la possession de laquelle M. Guibert sacrifie les devoirs sacrés de sa conscience, va devenir bientôt pour lui une occasion de peine et de douleur.

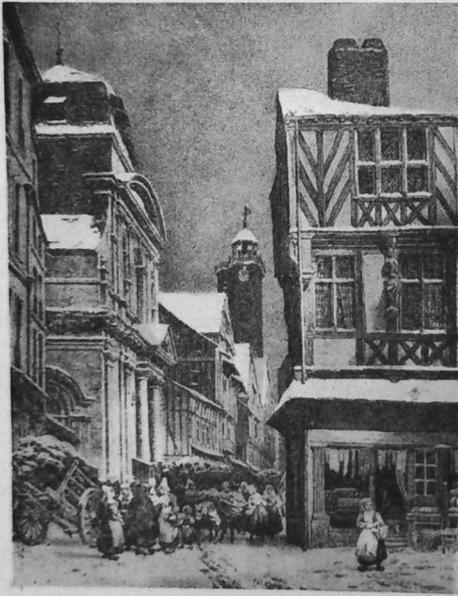
Les meilleurs des habitants de sa paroisse qu'il connaît et qu'il aime se détachent de lui avec mépris.

Son église est dépouillée le 16 octobre 1792 de tous ses objets précieux. La croix, les encensoirs, les chandeliers d'argent sont portés à la Monnaie.

Obligé de quitter l'habit ecclésiastique, de prendre le service de la garde nationale, le malheureux prêtre ne peut continuer son ministère qu'en secret. Son église, la ci-devant Sainte-Croix profanée, désaffectée, devient le centre du Club Vincent la Montagne. Après la fameuse harangue de Carrier, Minée va monter en chaire, renouvelant son apostasie, renonçant pour la seconde fois à son baptême, à son sacerdoce, à son épiscopat.

Mais la guillotine fonctionne trop près de là, sur la place du Bouffay. Les cadavres des victimes jetés sous les murs de l'église, à peine recouverts d'un peu de terre, dévorés par les chiens de la ville, empestent tout le quartier. Le Club proteste près de Carrier, disant qu'il était affreux d'avoir sans cesse sous les yeux le spectacle du sang des guillotins qui infectaient la place de la Révolution. Pour toute réponse et pour se venger, le monstre dissout la société populaire et transforme en prison la maison de Dieu. Le nombre des suspects enfermés dans cette église fut tel et leur misère si grande, que, dans un rapport sur l'état des prisons, le citoyen Lévêque manifesta des craintes pour la santé publique.

Enfin, le 12 juin 1795, une pétition faite par 31 citoyens de Sainte-Croix était accueillie favorablement des autorités civiles et le sanctuaire était rendu au culte et au clergé schismatique. M. Guibert revenait à sa cure, à son



La rue Belle-Image et la Tour du Bouffay.

église, portant le lourd fardeau de sa charge pastorale, le poids plus écrasant de sa conscience troublée jusqu'au jour de sa réconciliation avec l'Eglise et de sa démission. Son nom demeure attaché à celui du Général de Charette et l'histoire de leurs relations mérite d'être retenue.

« Le chef des armées vendéennes, poursuivi et traqué par le général Travot, blessé à la tête d'un coup de feu, amputé de trois doigts d'un coup de sabre, était tombé sans connaissance dans le *Champ du malheur* (le bien nommé), près du petit bourg de la Guyonnière en Vendée. Ses compagnons fidèles le tenaient caché dans le bois de la Chabotterie en la paroisse de Saint-Sulpice-le-Verdon. Mais vendu par un paysan et fait prisonnier, il est conduit par Travot à Angers puis à Nantes, où il arrive dans la nuit du 27 au 28 mars 1796. Il est d'abord amené devant le général Duthil, commandant de la place, qui l'accable d'injures. Au sortir de l'entrevue, il doit subir l'humiliation de traverser la Ville et de passer par les rues où la foule l'acclamait comme un héros un an auparavant, où la populace aujourd'hui le poursuit avec des cris de haine et le traite comme un malfaiteur public. Il marche et son attitude est pleine de dignité et de noblesse, sans arrogance mais sans peur. Le sang coulant de la blessure de la tête traverse le mouchoir blanc noué autour de son front et ruisselle sur l'épaule droite et sur son costume. Arrivé sur le quai de la Fosse, il tombe d'épuisement et un passant lui donne un verre d'eau, bon cyrénéen sur le chemin du calvaire ! Rentré dans la prison du Bouffay il y reçoit la visite de sa sœur accompagnée de sa cousine, Mlle de Charette de la Gâcherie et de Mlle Loisel. « *N'affaiblissez pas mon courage, dit-il à ces âmes compatissantes, j'ai combattu pour mon Dieu et pour mon Roi, je vais mourir pour eux. On se retrouvera au Ciel !* »

Devant le Conseil de guerre il fait la même déclaration. A cette question : « Pourquoi avez-vous pris les armes ? » il répond : « *Pour ma religion, ma patrie et mon Roi !* »

Quand la sentence de mort est portée il demande l'assistance d'un prêtre non assermenté. On lui répond que « *la loi n'en connaît pas* ». Il accepte alors le ministère de l'abbé Guibert. Avant d'entrer dans le cachot, le curé intrus de Sainte-Croix demande qu'on fouille le captif.

Charette sourit : « Prend-il donc le général des armées catholiques et royales pour un assassin ? Qu'il vienne et n'ait pas peur ! »

Le prêtre s'avance. « Je viens, Monsieur, dit-il, dans un moment cruel vous offrir les consolations de la religion chrétienne ». « C'est pour cela que je vous fais venir, réplique Charette. J'abhorre vos principes ; je ne vous connais pas pour un curé légitime, mais je sais qu'à l'heure de la mort vous avez le pouvoir d'absoudre. Epargnez-moi vos exhortations, je ne vous demande que l'absolution de mes péchés ! »

Le général se met à genoux devant le prêtre et reste pendant deux heures dans cette position malgré son extrême faiblesse. Il pourra dire ensuite : « *Mon âme est tranquille !* » Le 29 mars, à 3 heures après-midi, il y avait à l'attendre sur la place Viarmes, où Cathelineau le saint de l'Anjou était tombé, un bataillon en carré, 10 ou 12 généraux, deux corps de musique. A 4 heures s'ouvraient les portes de la prison. Charette paraît et voit à ses pieds une foule innombrable et hostile. Il descend, accompagné du prêtre : tous deux récitent le Miserere. Impressionnés les assistants ont fait silence, le condamné avance, les yeux levés vers le ciel, continuant sa prière. Soudain il ralentit le pas, baisse la tête et s'incline. Il arrivait près d'une maison désignée la veille par sa sœur. A une fenêtre du 2^e étage, un homme vêtu de noir, tenant un mouchoir blanc, paraissait à côté de Mlle de Charette. C'était un prêtre réfractaire qui donnait au Général une dernière absolution.

Il traverse la place Viarmes d'un pas tranquille, demande aux membres du Conseil de guerre la grâce du général républicain Jacob, accusé d'avoir fui devant lui.

Le prêtre qui l'accompagne toujours lui adresse quelques paroles d'exhortation : « J'ai bravé la mort dans cent combats, je saurai la braver aujourd'hui pour la dernière fois ». Et serrant la main de son confesseur, il l'embrasse deux fois et lui dit : « A Dieu ! »

On connaît la suite. Charette refuse d'avoir les yeux bandés. Il se tient debout. Il retire de l'écharpe sa main blessée, ouvre les deux bras en croix, puis les laisse tomber le long du corps relève la main gauche à la hauteur de la poitrine en montrant son cœur et, la tête haute, crie aux soldats : « C'est là qu'il faut frapper ». Atteint

de 18 balles Charette reste encore debout, l'œil fixé sur les soldats. « Sa chute fut majestueuse comme celle d'un grand chêne. Il s'affaissa lentement d'abord sur le coude, puis en arrière, comme pour s'asseoir dans l'éternité ! »

La foule s'écoula silencieuse et morne, comme autrefois celle du Golgotha et celle du Vieux Marché de Rouen (1).

En 1803 M. l'abbé Guibert s'étant donc soumis de grand cœur, quittait Sainte-Croix pour la cure de Saint-Jacques. Dès lors aussi la joie complète épanouissait les âmes lorsque, la même année M. l'abbé Maisonneuve arrivait dans cette paroisse si éprouvée et était installé par Mgr Duvoisin lui-même. A ce prêtre méritant et comme auréolé de la gloire des martyrs ou du moins des persécutés revenait bien l'honneur d'ouvrir à deux battants les portes de son église à Notre Dame de Bon Secours. N'aura-t-il pas la grande consolation d'y accueillir et de voir s'incliner devant la Croix et devant la Reine du Ciel l'Empereur Napoléon 1^{er} lors de son voyage à Nantes en 1808 ? L'illustre visiteur et pèlerin laissera au sanctuaire nantais en souvenir de sa visite un ostensor en vermeil dont l'aigle impérial forme la tige et le support.

C'est dans cette lumière que commence la seconde phase de la belle histoire de Notre Dame de Bon Secours.

(1) D'après l'Abbé Prunier : « Vendée militaire et chrétienne », Joly V. N.
Voir aussi Lenôtre dans : « Monsieur de Charette », page 279.

CHAPITRE VII

LES XIX^e ET XX^e SIÈCLES - LES SIÈCLES DE MARIE
 RENAISSANCE - LA NEUVAINES - LA VIERGE AU BEL ENFANT

L'UN des caractères les plus saillants de la piété nantaise au XIX^e comme au XX^e siècle a été manifestement un redoublement de ferveur filiale envers la Très Sainte Vierge. Il est vrai que ce mouvement n'est pas spécial à notre ville ou à notre région; il existe dans la France entière, dans l'Eglise universelle. La proclamation du Dogme de l'Immaculée Conception, par le Pape Pie IX en 1854 domine tout le XIX^e siècle. Les grandes apparitions de la Sainte Vierge en 1830, à Catherine Labouré, rue du Bac, pour demander la « Médaille miraculeuse » ; à Bernadette Soubirous en 1858 dans la Grotte de Lourdes ; aux enfants de la Salette, en 1846 ; à ceux de Pontmain en 1871, sont des grâces du ciel accordées à la fille aînée de l'Eglise, des manifestations de la bonté maternelle de Marie qui touchent le cœur de ses enfants. Des millions de médailles vont porter jusqu'aux extrémités de la terre les bienfaits de l'Immaculée et la puissance de cette invocation : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ». Les foules, dociles à l'appel d'une Mère, vont se rendre à Lourdes le rosaire en mains. Nantes célébrera dans l'enthousiasme et par des fêtes grandioses et des illuminations mémorables la proclamation du Dogme de l'Immaculée Conception. Nantes organisera des pèlerinages à la

Grotte miraculeuse, même aux jours mauvais où les trains seront au retour accueillis à coups de cailloux (1870). Nantes témoignera sa dévotion ardente à la Très Sainte Vierge par la restauration ou la construction de sanctuaires nombreux en son honneur : *N. D. de la Salette*, *N. D. de Toutes-Joies*, *N. D. de Bon Port*, *N. D. de Toutes-Aides*, *N. D. de Lourdes du Pont-du-Cens*. Nantes reprendra les traditions des siècles passés dans ses belles processions de la Mi-Août au cœur de la Cité ; dans ses Neuvaines à *N. D. de Miséricorde* en l'église Saint-Similien, à *N. D. des Sept Douleurs* en Saint-Clément. Nantes se tournera de plus en plus vers *Sainte-Croix* pour invoquer N. D. DE BON SECOURS.

L'église va s'agrandir et s'embellir encore.

Déjà sans doute a-t-elle été dégagée par la disparition de Saint-Saturnin. Les deux églises n'étaient séparées que par la rue Belle-Image. En 1789 la voûte de Saint-Saturnin s'était effondrée de vétusté pendant la nuit. En 1790 on l'avait démolie pour faire la place actuelle devant Sainte-Croix.

En 1839 plusieurs masures qui masquaient la façade disparaissent. De 1840 à 1841 le chœur sera construit à l'emplacement occupé autrefois par la chapelle Saint-Martin, transformée en sacristie. Jusqu'à cette époque, en effet, l'église se terminait par un chevet plat dans le prolongement des deux autels de la Sainte Vierge et de Saint Joseph, le maître autel étant adossé au mur du fond.

En 1859, la façade fut surmontée du *beffroi municipal* provenant de la Tour du Bouffay, démolie en 1848; on y plaça en 1861 la *vieille cloche de la ville*, fondue en 1662, pesant 8.096 kgs 500, cette cloche qui sonnait les heures au sommet de la vieille tour, cet antique bourdon qui, jadis, dans l'horreur des nuits sans sommeil et au milieu des alarmes du jour, tintait comme un glas funèbre aux oreilles des prisonniers et des mourants.

A l'intérieur, sous les voûtes de pierre aux arceaux qui se « ramifient et se croisent comme les branches flexibles de l'ormeau » se dresse un maître-autel de marbre très ouvragé dont on admire les sculptures, la Mère des Douleurs et son Fils expiré, et plus particulièrement les

deux anges prosternés. Trois curés ont travaillé avec ardeur à cet embellissement de la Maison de Dieu : M. l'abbé Maisonneuve, M. Reveillé de Beauregard, M. l'abbé Guilbaud. Tous ont rêvé d'en faire l'écrin de ce précieux joyau confié à leur zèle et à leur piété : la dévotion à Notre Dame de Bon Secours. Plus nombreux qu'à la chapelle de l'île Feydeau, les Nantais viennent chaque jour se prosterner devant l'image de Marie. Aux anciens privilèges d'autres s'ajoutent. Le 3 janvier 1815 le Souverain Pontife accorde une indulgence plénière aux pèlerins qui visiteront Sainte-Croix le jour de la Présentation, le 21 novembre, fête patronale du pèlerinage.

Il fallait reprendre l'usage de la neuvaine antique. C'était le grand désir du peuple nantais. Sur la demande de M. l'abbé Guilbaud, *Mgr Alexandre Jaquemet*, le 10 novembre 1852, accordait la permission d'un salut solennel donné pendant neuf jours à l'occasion des exercices en l'honneur de N. D. de Bon Secours. Cette première neuvaine eut un tel succès qu'une supplique fut adressée au Souverain Pontife Pie IX, demandant à perpétuité : 1° une indulgence plénière applicable aux défunts, que puissent gagner tous les fidèles qui, confessés et communiés, visiteront au moins trois fois l'église Sainte-Croix depuis le 21 novembre jusqu'au 29 inclusivement ; 2° une indulgence de dix années, également applicable aux âmes des trépassés, qui puisse être gagnée par tous les fidèles de J. C. à chaque visite qu'ils feront à l'église Sainte-Croix pendant les jours de la neuvaine ; 3° l'indulgence de l'autel privilégié pour tous les prêtres qui, pendant les jours de la neuvaine, célébreront la sainte Messe dans l'Eglise Sainte-Croix, à l'autel de la Bienheureuse Vierge Marie, c'est-à-dire de N. D. de Bon Secours.

Cette triple faveur fut accordée par le Pape...

En 1865 se place un événement qui va contribuer à donner au pèlerinage un nouvel essor. D'un magnifique bloc de marbre de Carare, don de l'Empereur Napoléon III, un artiste lyonnais de grand talent, *Cabuchet*, fait jaillir sous son ciseau un pur chef-d'œuvre qui sera exposé au Salon de Paris sous le nom de la « Vierge au Bel Enfant ». M. l'abbé Lebrun, curé de Sainte-Croix, en l'achetant en fera la statue de *Notre Dame de Bon Secours*. Sur un trône, comme une Reine, la Mère de Dieu est assise tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus. Sous la

couronne, la chevelure séparée au milieu du front va mêler ses ondulations aux plis gracieux du voile léger qui encadre le visage. Les paupières abaissées, les traits fins et délicats, les lèvres esquissant un sourire très doux, la Madone retient son Fils de la main droite et tend discrètement la main gauche vers ceux qui viennent l'implorer. Le Bel Enfant retenait son équilibre en enfonçant le genou gauche dans le giron de la Vierge et en appuyant la main gauche sur le bras maternel, fait de sa droite un geste charmant de bénédiction. De la Mère et du Fils se dégagent une expression d'une douceur infinie, un rayonnement de royale et divine bonté, une apaisante sérénité.

Cette merveilleuse statue fut bénite solennellement le jour de l'Assomption 1864 par M. le Chanoine Laborde, vicaire général qui deviendra curé de Saint-Similien, puis en 1877 évêque de Blois (1).

(1) Le chœur fut construit sous la direction de M. Nau, architecte. Le carrelage, sous le pastorat de M. Boucard, en 1873, est l'œuvre de M. Ménard. Chacun des curés successifs s'emploie à entretenir et à embellir le sanctuaire de Notre Dame.

CHAPITRE VIII

SAINTE-CROIX, MAISON DE LA MAMAN
LES CIERGES ET LES EX-VETO
QUELQUES SOURIRES DE N. D. :

PROTECTION DE LA GOELETTE « LA BÉARNAISE »
GUÉRISON D'UN GRAND SÉMINARISTE, D'UN PETIT ENFANT
CONVERSIONS

DÈS lors les foules viendront et ne se lasseront pas de contempler et de prier celle qui semble descendre du Ciel, auréolée de gloire et de grâce pour être le *Bon Secours* de ses enfants de la terre. N'est-elle pas là pour leur donner audience tout le jour ? Là, au centre de la ville, au carrefour des rues les plus animées, les plus mouvementées et cependant un peu à l'écart, comme en un lieu de rendez-vous ? Dès les premières heures du jour Sainte-Croix est envahie par les humbles, les domestiques, les ouvriers, les employés, ceux et celles qui vont au travail et demandent, en passant, la bénédiction de *la Maman*. Mais c'est l'heure d'ouverture des bureaux, des administrations, des grandes écoles, la serviette sous le bras ce sont les élèves et les professeurs, les ingénieurs, les hommes d'affaires qui viennent à leur tour, pour un instant peut-être, confier leurs études, leurs soucis, leurs entreprises à Notre Dame. Et jusqu'au soir comme au xv^e, au xvi^e siècle, c'est le flux et le reflux de la marée humaine qui murmure, comme le flot sur la grève, aux pieds de la Madone tant aimée. Et notre génération a connu, au seuil du portail nord, ces marches de

granit complètement usées par les allées et venues des pèlerins et qui furent remplacées en 1932.

Les prêtres y viennent dire leur bréviaire, confier dans une prière fervente leur saint ministère à *la Reine du Clergé*. Leurs mamans sont passées par là bien avant eux pour mettre la vocation de leurs enfants sous la garde de Notre Dame. Et puis voici les pèlerins des campagnes, les voyageurs, les bras chargés de petits ou gros colis qu'on dépose sur la chaise voisine. En 1825, un pieux curé de la paroisse de Longué au diocèse d'Angers envoyait toucher à la statue de Notre Dame de Bon Secours des linges et des habits qu'il destinait à ses malades, exprimant ainsi sa confiance dans la puissance miraculeuse de cette Bonne Mère.

Sainte-Croix est vraiment LA MAISON DE LA MAMAN : chacun s'y trouve chez soi... un peu trop parfois; car le recueillement peut en souffrir. « Si l'on fermait les églises où donc iraient pleurer les femmes ? » disait, en pleine chambre des Députés, un de nos parlementaires, aux temps troublés des crochetages et des inventaires. Les hommes, à Sainte-Croix, viennent cacher leurs larmes et étouffer leurs sanglots. Les pécheurs, les pécheresses se sentent meilleurs et déjà pardonnés, rien qu'à regarder la blanche statue de celle qui veut être leur Refuge et leur « *Garantie solvable* », selon le joli mot de *Sainte Marie l'Egyptienne*.

Devant l'image sainte les cierges continuent les prières des âmes. En 1850 il en brûlait de 13 à 14.000 par an ; en 1932, il en sera consumé plus de 80.000, dont la fumée malheureusement noircira les murs et les voûtes de l'édifice. Elle est si touchante en son symbolisme la petite flamme qui brille, pétille et traduit mieux encore que des mots les sentiments de confiance et d'amour du pauvre cœur humain. Cierge du petit enfant qui demande la guérison de papa, de maman ; cierge des parents qui ne veulent pas voir mourir leur petit ; cierge des époux dont le foyer chancelle ; cierge des désespérés qui espèrent quand même ; cierge du matelot qui part ou bien qui revient ; cierge des riches et petit cierge des pauvres... Elle les voit tous, elles les entend, pourrait-on dire. Et elle exauce, oui toujours, sous une forme ou sous une autre, à sa manière, c'est-à-dire à la manière du Bon Dieu, le Père qui sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Le cierge

demande et supplie. *L'ex-voto remercie*. Les plaques de marbre garnissent presque entièrement les murailles de l'église, et d'autres par morceaux n'ont pu y trouver place. C'est bien ici que les pierres ont leur langage et c'est celui de la reconnaissance et de la fidélité. Il faudrait des volumes et des volumes pour conter en détail les grâces obtenues par Notre Dame de Bon Secours. Quelques faits méritent d'être rappelés. Au début de février 1832 la goëlette « la Béarnaise » se rendait à Bône en Algérie, pour s'emparer de cette ville. Le commandant Priart dirigeait l'expédition, ayant près de lui comme second le Lieutenant du Couëdic de Kergonaler. A bord se trouvait le jeune de Cornulier Lucinière qui deviendra plus tard Contre-Amiral et sera maire de Nantes. Dans la nuit du 3 au 4 février la mère de ce jeune homme, Mme de Cornulier, eut un rêve lui indiquant que son fils courait un grand danger. En effet, là-bas en Méditerranée une tempête furieuse s'était soulevée, menaçant d'englouir le navire ou de le briser violemment sur les terribles récifs qui entourent, en cet endroit, la côte africaine. « Nous avons la certitude, écrira plus tard le contre-Amiral dans ses Mémoires, que ceux qui échapperaient au naufrage seraient décapités. Sombrier sans voiles, ou être brisés à la côte, étaient les deux termes entre lesquels il y avait un choix à faire. » (1). Dans les deux hypothèses la mort était inévitable, et à huit heures du matin, après une nuit horrible, le péril, loin de diminuer, ne faisait que s'accroître. Or à 8 heures, Madame de Cornulier, très préoccupée du rêve qu'elle avait eu pendant la nuit, entra à Sainte-Croix et y entendait la Messe pour son fils, à l'autel de Notre Dame de Bon Secours. « A cette heure-là, écrit l'officier de marine, on découvrait distinctement le brisant formidable dans toute la partie sous le vent. *Tout à coup*, une saute de vent se produisit au moment où rien ne pouvait le faire prévoir. Les nuages sont balayés en un clin d'œil. En un instant nous étions sauvés du danger. » C'était à l'heure même où priait une maman pour son fils aux pieds de Notre Dame de Bon Secours.

En 1913, un élève du Grand Séminaire de Nantes fut atteint d'une maladie très grave et très rare des yeux :

(1) Récit du général de Cornulier-Lucinière, 8, Impasse Saint-Laurent, 1912.

c'était la diphtérie. Un des plus éminents spécialistes de notre ville considérait le cas comme très inquiétant. Les parents du jeune homme, sans le lui dire, firent une neuvaine à Notre Dame de Bon Secours. Chaque matin ils entraient à Sainte-Croix prier et allumer un cierge. La neuvaine se terminait le jour de Noël. A dix heures et demie, pendant la Grand'Messe, le cierge finissait de brûler devant la statue. A ce moment le séminariste qui n'avait pu accompagner ses confrères à l'office de la Cathédrale était à l'infirmerie du séminaire. Il ne voyait même plus distinctement le chapelet qu'il tenait à la main; il ne pouvait plus lire car le mal s'aggravait de jour en jour. Soudain, à l'heure même où le cierge allait s'éteindre, le jeune malade ressentit dans les yeux une douleur très aiguë; il crut que la cécité devenait complète et qu'il lui fallait consommer son sacrifice. Mais, ô surprise, ses yeux s'ouvrent soudain et il voit et il lit sans aucune difficulté.

Devenu prêtre le favorisé de Notre Dame n'a plus jamais éprouvé aucune douleur dans les yeux et le docteur très distingué qui le soignait, stupéfait de cette guérison subite, contraire à toutes les données de la science, n'avait aucune peine à faire cet aveu : « Ce n'est pas moi qui vous ai guéri ! »

Et qui donc a guéri cet enfant de la rue Fouré, atteint de méningite et dont l'état semblait désespéré, si ce n'est la foi d'un père et d'une mère priant N. D. de Bon Secours et imposant à leur petit malade la médaille miraculeuse ?

Un homme allait mourir d'un cancer à la langue : un industriel, impie notoire, anticlérical acharné. Une infirmière catholique, dévouée et discrète veille à son chevet. Une religieuse Auxiliaire des Ames du Purgatoire passe à la maison, laisse pour le malade une médaille miraculeuse ; des âmes chrétiennes, alertées, adressent leurs supplications à Notre Dame de Bon Secours. Le 7 octobre, jour de Notre Dame du Rosaire, après une crise très grave, de lui-même le moribond demande un prêtre qui s'intéressait à lui mais qu'il n'avait pas voulu recevoir. Grand émoi dans l'entourage : est-ce possible ? Que sera cette entrevue ? Conversion ou endurcissement orgueilleux et rupture définitive ? L'abbé se présente. Le malade qui ne s'exprime que par écrit lui tend un billet

sur lequel il a jeté ces simples mots : « Veuillez mettre un cierge à la Vierge en souvenir de ma mère ! » Puis deux grosses larmes tombent des yeux du malheureux. Il est le vaincu de l'amour maternel : l'amour d'une maman de la terre, pieuse et très aimée, l'amour de la Maman du ciel. Après des mois d'atroces souffrances chrétiennement supportées, muni des Sacrements de l'Eglise, ce converti de Notre Dame de Bon Secours mourait comme un saint.

Qui donc attirait, à Sainte-Craix cet homme venant d'une ville assez éloignée, débarquant à Nantes pour la première fois et sans savoir pourquoi ? Il venait de quitter son foyer la veille au soir dans un état de désespoir extrême, à la nouvelle de l'effondrement de sa fortune. Il avait quitté sans explication sa femme, ses enfants, emportant sur lui son revolver. Il avait erré toute la nuit... A l'aube il avait pris le train pour Nantes. Hésitant entre la balle dans la tempe ou le saut dans la Loire, il arrivait, comme par hasard, devant cette église ancienne et, poussé par une puissance mystérieuse, il entrait. Il se trouve devant l'autel où brûlent les cierges, devant la Madone aux yeux abaissés, à l'enfant bénissant. Il tombe à genoux, éclate en sanglots, demande un prêtre : il est sauvé !

Noire Dame de Bon Secours ! Elle attendait aussi cette jeune fille, victime d'une traite abominable qui la jetait des trottoirs de Paris sur ceux de Lille et sur les quais de Nantes. Là, sur le seuil de Sainte-Croix, la pauvre enfant que des mains criminelles doivent prendre dans un instant, est arrachée à l'esclavage honteux et confiée à l'œuvre charitable des Dames Blanches par une infirmière chrétienne qui vient de communier aux pieds de Notre Dame.

Est-il un mois, un jour de l'année où quelque naufragé de la vie ne soit ainsi tiré de l'abîme du péché et de la misère ? C'est le secret de Dieu, le secret de Notre Dame ; c'est le secret du confessionnal où s'opère ce miracle plus grand que la résurrection d'un mort, selon le mot de Saint Thomas d'Aquin, la conversion d'un pécheur... la résurrection d'une âme ! Un des ex-voto porte ce cri de reconnaissance : « Merci, ô Notre Dame, d'avoir ramené mon fils à Jésus ». Combien de mamans pourraient signer de leur nom ce témoignage de gratitude ?



Plus Mère que Reine (statue de Cabuchet)
(voir page 59)

CHAPITRE IX

AFFILIATION A N. D. DE LORETTE ARCHICONFRÉRIE DU CARMEL ET DU CŒUR AGONISANT DE JÉSUS - LA CORPORATION DES CHARPENTIERS

PARMI les plaques de marbre qui chantent la gloire et les bienfaits de la Sainte Vierge il en est une plus grande et plus belle qui signale aux visiteurs un privilège extraordinaire accordé à l'église Sainte-Croix: c'est l'affiliation à la basilique Notre-Dame de Lorette. La demande avait été faite en 1864 par le curé, M. l'abbé Lebrun, et transmise par les soins de M. l'abbé Jules Daniel, ancien vicaire de Sainte-Croix devenu aumônier à Rome du bataillon des zouaves pontificaux. Le 29 novembre, M. le chanoine Richard, vicaire général, futur cardinal, procédait à la proclamation solennelle du bref de Pie IX accordant au sanctuaire nantais de N. D. de Bon Secours toutes les indulgences attachées à la basilique italienne (1).

LORETTE ! C'est l'évocation de la *Sainte Maison de Nazareth*, transportée par les Anges, d'abord en Dalmatie, puis à travers l'Adriatique, sur les côtes d'Italie, dans un site charmant. Tout près de là se trouve Castelfidardo, où tomberont au champ d'honneur tant de nos

(1) Au dessus du portail de l'église un beau vitrail de Meuret, dessiné par l'abbé Guilloux, rappelle ce fait miraculeux. Il fut placé le 29 janvier 1889 par les soins de M. l'abbé Toussaint Boucard, curé.

zouaves pontificaux au service de Pie IX. *Lorette* c'est le sanctuaire visité par tant et tant de saints : Saint Charles Borromée, Saint François de Sales, Saint Louis de Montfort, Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Les Souverains Pontifes n'ont cessé d'enrichir la basilique de précieuses indulgences.

Heureux pèlerins de Bon Secours, toutes ces faveurs spirituelles vous pouvez en bénéficier, en visitant le sanctuaire de Sainte-Croix, en priant devant l'image de Notre Dame, en communiant au cours de la neuvaine.

En 1884 Léon XIII ayant encouragé les catholiques à faire le pèlerinage à la Santa Casa, un triduum solennel eut lieu à Sainte-Croix les 28, 29 et 30 octobre, et c'est devant une foule compacte que Mgr Lecop fit le sermon de clôture. En 1885 l'évêque reviendra accompagné de Mgr Bonjean, vicaire apostolique du Columbo, présider une journée en l'honneur de N. D. de Lorette, le 29 octobre.

Oui, *Lorette* est à Sainte-Croix le MONT CARMEL aussi. Car cette même église est le centre de l'*archiconfrérie de N. D. du Mont Carmel*. C'est pour cela que chaque samedi, au déclin du jour, ont lieu ces exercices qui attirent tant de fidèles pour la récitation du chapelet, les invocations à Notre Dame et la bénédiction du Saint Sacrement. C'est pour cela que le deuxième dimanche de chaque mois, après les vêpres et le salut, se déroule la procession où l'on chante les Litanies de la Sainte Vierge. (1)

Qui ne connaît les promesses de Marie à son serviteur Saint Simon Stock en faveur de tous ceux qui porteront son scapulaire ? Protection du corps et de l'âme durant la vie, assistance à l'heure de la mort, délivrance des flammes du Purgatoire le samedi qui suit le trépas, à condition de porter pieusement le saint habit ou la médaille qui le remplace, d'être inscrits sur les registres de l'Archiconfrérie, de réciter chaque jour les prières prescrites.

Sainte-Croix est encore le siège de l'ARCHICONFRÉRIE DES AGONISANTS depuis 1903. Chaque semaine une messe spéciale est célébrée en l'honneur du Cœur de Jésus à

(1) Cette procession fut accordée le 21 juillet 1878 par Mgr Lecoq à la demande du curé, M. Boucard.

l'agonie et du Cœur compatissant de Marie pour les 140.000 personnes qui meurent chaque jour. Outre l'inscription sur les registres de la Confrérie on récitera la prière : « O très miséricordieux Jésus vous qui brûlez d'un si ardent amour pour les âmes je vous en conjure par l'agonie de votre très saint cœur et par les douleurs de votre Mère Immaculée, purifiez dans votre sang tous les pécheurs de la terre qui sont maintenant à l'agonie et qui, aujourd'hui même, doivent mourir. Ainsi soit-il. » (1)

La dévotion à la Passion s'y traduit par la Messe célébrée devant la Vraie Croix exposée une fois par semaine. La fête patronale est l'Invention de la Croix, le 3 mai. L'exercice du Chemin de la Croix y est toujours en grand honneur, surtout pendant le Carême. Les tableaux des stations, sculptés en plein bois par Honoré le Breton, enfant de la paroisse, est une véritable œuvre d'art et d'amour qui coûta deux ans de persévérants efforts. La bénédiction solennelle eut lieu le 16 juin 1885 par l'évêque de Nantes lui-même, Mgr Lecoq. (2)

Chrétiens du Moyen Age et des siècles de foi seriez-vous donc dépaysés si vous reveniez de nos jours et si vous vous retrouviez dans cette église où vous invoquiez N. D. de Consolation, où vous accouriez au son de cloche annonçant les messes à note et les processions ? Ne seriez-vous pas surpris plutôt de voir se dérouler ici chaque année la cérémonie toute spéciale qui relie si bien notre présent à votre passé ?

C'est au jour de la Saint-Joseph le pèlerinage des Charpentiers. La corporation des ouvriers du bois a gardé à Nantes le cadre et les usages anciens. Au matin de leur fête patronale ils se rassemblent à la « Maison de la Mère des Compagnons » ; c'est le titre de la personne qui tient et dirige le centre d'accueil des ouvriers faisant leur « tour de France ». Les bannières et drapeaux, ayant dans leurs

(1) 300 j. d'indulg. Pie X 1907. Cœur Agonissant de Jésus ayez pitié des mourants. Cœur Compatissant priez pour les Affligés. 300 j. indulg. Pie X. Indulgence plénière une fois par mois pour la prière et l'invocation au Sacré Cœur 3 fois par jour et à des moments différents.

(2) La fille de l'artisan a raconté à M. le chanoine Luneau, curé, que son père avait longtemps médité l'annonce de la Passion du Christ dans la Bible et qu'en travaillant son père souvent s'arrêtait, priait et pleurait.

plis les insignes de la corporation, fièrement arborés ouvriront la marche. Puis ce sont les musiciens aux chapeaux garnis de longs et larges rubans de soie multicolores. Et voici les Chefs-d'Œuvre : maquettes artistiques d'escalier ou de maison portées sur les épaules de jeunes travailleurs, également enrubannés. Suit le cortège des patrons, des ouvriers, de leurs familles, et pour terminer c'est le landau où se prélassent la « *Mère des Charpentiers* » souriant sous sa coiffe nantaise joliment brodée, et dont les bras sont chargés de fleurs. La cérémonie religieuse comprend la messe avec sermon de circonstance et la bénédiction des brioches dont l'une est destinée à M. le Curé et une autre sera portée à M. le Maire. Vieilles coutumes que la guerre et l'occupation ont interrompues de 1940 à 1944, mais qu'il est bon de reprendre et de conserver, derniers vestiges des temps lointains où, dans le monde du travail, il y avait du vrai bonheur.

Dans la chapelle de l'île de la Saulzaie n'aimait-elle pas à les recevoir et à les bénir, Notre Dame de Bon Secours, les chères corporations ouvrières ?

CHAPITRE X

L'ANTIQUE STATUE DU PÉLERINAGE RETROUVÉE ET DONNÉE A SAINTE-CROIX

EN 1865, la « Semaine Religieuse de Nantes » annonçant la bénédiction de la statue de Cabuchet, traduisait ainsi l'opinion commune : « L'antique image de la Mère de Dieu, devant laquelle tant de générations s'étaient agenouillées, avait eu le sort de toutes les choses saintes, aux jours de la barbarie révolutionnaire de 93 : elle avait été brisée par des mains impies et ses débris avaient été jetés à la rivière. »

Or, au moment où ces lignes étaient écrites, dans une maison de Nantes quelques âmes pieuses pouvaient se prosterner aux pieds d'une statue ancienne, jalousement gardée, et renouveler la consécration faite par un membre de la famille en des strophes un peu naïves, mais fort expressives :

« Dans ce modeste oratoire
Vierge, tu charmes mon cœur :
De t'avoir là, quelle gloire !
Pour nous trois, et quel bonheur !
Que longtemps la sainte relique
Couvre de sa protection
La famille si catholique
Qui la possède en sa maison !

Nous te jurons, ô Bonne Mère,
Tous trois, un éternel amour !
Oui notre serment est sincère ;
Daigne l'agréer en ce jour.
Vois cette lampe qui sans cesse
Brûle à tes pieds en ton honneur ;
Elle rappelle la promesse
Que vient de faire notre cœur. »

Cette statue que l'on cache, devant laquelle on prie avec tant de ferveur, avec des promesses de fidélité, d'éternel amour c'est bien l'antique Madone de l'île Fey-deau, l'image de NOTRE DAME DE BON SECOURS.

Sauvée le 19 décembre 1793, on s'en souvient, par Mme Pion, elle fut d'abord conservée par elle dans sa demeure au coin de la rue Kervégan et de la rue Bon-Secours.

Mme Pion était originaire de Saint-Donatien et son fils Pierre-Louis, né en 1790, devait épouser, le 30 août 1819, Victoire Litoux, de la même paroisse. Celle-ci était issue d'une famille bien connue à Saint-Donatien, et le jeune ménage s'installa dans une maison voisine de l'ancien séminaire de Philosophie devenu l'Institut Polytechnique de l'Ouest.

Pierre-Louis Pion, ayant perdu son père en 1822 et sa mère en 1825, hérita de la statue de Notre Dame de Bon Secours et l'apporta chez lui. Quelques années plus tard il vint habiter rue de Paris, sous le N° 63 (actuellement rue du Général-Buat, N° 117 bis. Il y transporta, bien entendu, la précieuse statue.

Pierre-Louis Pion mourut en 1833. Il laissait un fils, Pierre-Jacques, né en 1822. Sa veuve, Victorine Litoux contracta un second mariage avec son cousin germain René Litoux. C'est de ce mariage que naquit, en 1839, Mlle Litoux, qui devait demeurer dans son hôtel de la rue de Paris jusqu'à sa mort, le 9 décembre 1917.

Après le décès de leurs parents, Pierre-Jacques Pion et Marie Litoux vécurent dans la maison de famille l'un près de l'autre et conservèrent ensemble la statue dont ils étaient dépositaires. Celle-ci était placée dans les combles de la maison, sur un trône d'honneur dressé au milieu de la pièce. Le cadre de bois du style Louis XIV l'enveloppait de ses lignes gracieuses comme dans l'ancienne chapelle. Elle portait sa robe d'indienne bleue du XVIII^e siècle.

Dans un coffret voisin on avait déposé tous les menus objets enlevés en même temps que la statue par Mme Pion : couronne de verroterie, scapulaires de perles, ex-voto. Des fleurs ornaient la sainte Madone ; des prières Dieu invitaient à la prière.

A la mort de son demi-frère Pierre-Jacques Pion, survenue le 29 avril 1902, Mlle Marie Litoux restée seule garda son précieux trésor et son secret. Un jour pourtant elle consentit à faire visiter son oratoire à M. le chanoine Sotta, professeur à l'Externat des Enfants Nantais. Celui-ci, le jour même, s'empressait d'en parler à l'un de ses confrères et ami, M. l'abbé Brault, professeur dans la même Maison d'éducation, très dévot à Notre Dame de Bon Secours, et archéologue distingué, qui exerça pendant plusieurs années les fonctions d'aumônier au Lycée de Nantes. Les deux prêtres furent admis ensemble à contempler la statue. M. l'abbé Brault obtint la même faveur pour sa vieille mère qui fut ravie de voir de ses yeux l'antique Madone dont elle avait entendu parler tant de fois. Le bon abbé ne put s'arrêter là. « Je n'oublierai jamais, dira-t-il dans la chaire de Sainte-Croix, l'émotion profonde qui m'envahit lorsque je pus m'agenouiller devant cette statue aux pieds de laquelle prièrent nos ancêtres et nos martyrs nantais ; et je me dis : Cette image est ici respectée, aimée, honorée, mais elle est un trop grand souvenir pour demeurer à jamais dans l'ombre discrète d'une chapelle privée. Elle a droit à l'hommage de tout le peuple nantais, et je partis emportant l'espoir qu'un jour la Cité tout entière pourrait honorer et vénérer cette relique sacrée des temps anciens. »

Il rêvait de ramener Notre Dame de Bon Secours à son sanctuaire d'adoption, l'église Sainte-Croix. Il fit donc part de sa découverte et de son projet au curé d'alors, M. le chanoine Jolie. Celui-ci fit démarches sur démarches pour entrer en possession de la statue, mais ce fut en vain. Mgr Rouard, évêque de Nantes, intervint à son tour, promettant à Mlle Litoux une réplique rigoureusement semblable à l'original et qu'il bénirait lui-même. Devant une telle intervention, avec une telle promesse, une bonne chrétienne ne pouvait que céder. Cependant, quand M. le Curé de Sainte-Croix se présenta pour prendre et emporter la statue, Mlle Litoux se ravisa.

C'était le temps des inventaires, précurseurs des spoliations. La précieuse relique arrachée aux mains sacrilèges une première fois n'allait-elle pas se trouver à nouveau en danger ? Mieux valait surseoir au transfert adopté en principe.

Puis ce fut la guerre de 1914. Mlle Litoux mourut en 1917, laissant son précieux dépôt à Mme Bonnigal de Vertou qui se trouvait être l'aînée des descendants directs de Pierre Pion et de Marie-Anne Dubois. Les négociations reprirent entre l'héritière et M. le Curé de Sainte-Croix, le chanoine Jean-Baptiste Mainguy. La statue n'avait pas quitté Nantes ; elle avait été déposée dans les ateliers de M. Vallet, le vieux et très habile sculpteur de la rue de Rennes. A Mme Bonnigal revient l'honneur du beau geste d'avoir rendu à Nantes l'image vénérée dans la chapelle primitive de l'île Feydeau. L'authenticité de cette statue ne fait aucun doute. Les preuves en sont irrécusables : les archéologues et les techniciens les plus compétents affirment qu'elle porte en elle les caractères du XVI^e siècle et même du XV^e siècle ; tous admettront qu'elle a subi des retouches à des époques postérieures. Rappelons-nous qu'elle fut restaurée sous Louis XIII, aux frais de la reine Anne d'Autriche.

Aussi, fut-ce avec une très grande joie que tous les vrais Nantais, attachés à leurs séculaires traditions, assistèrent à la réception solennelle de la chère statue dans l'édifice de Sainte-Croix, présidée par M. le chanoine Richoux, vicaire général, au nom de Mgr le Fer de la Motte, évêque de Nantes, le 21 novembre 1920, premier jour de la neuvaine. Faut-il ajouter que le dernier jour de cette même neuvaine, le 1^{er} décembre, la Sainte Vierge venait chercher la pieuse donatrice, Mme Bonnigal pour la plus belle des récompenses, la couronne du ciel.

Le prédicateur de ces jours mémorables ne pouvait être que M. l'abbé Brault dont l'heureuse et tenace intervention avait enfin obtenu le résultat tant désiré. En lui l'historien se doublait de l'orateur et son éloquence chaude et persuasive fit revivre tout le glorieux passé du pèlerinage à Notre Dame de Bon Secours.

A la fin de son dernier sermon les accents du prédicateur se faisaient prophétiques :

« Marie, Reine de Nantes dans le passé et dans le présent en sera aussi la Souveraine aimée et la Puissante

Protectrice dans les siècles de l'avenir. Par les glorieux et chers souvenirs qu'elle nous rappelle, l'antique Madone dont la possession nous est désormais assurée, sera pour les générations futures un attrait d'une irrésistible puissance. A ses pieds les foules viendront plus nombreuses que jamais. Ce sanctuaire sera au nombre des plus célèbres sanctuaires français consacrés à Notre Dame. A ces hommages Marie répondra par une effusion plus abondante encore de ses maternelles faveurs. *Est-il téméraire de penser qu'un jour, à l'heure marquée par la Providence, les portes de cette vieille église de Sainte-Croix s'ouvriront et qu'un solennel cortège en franchira le seuil pour escorter à travers la Cité en fête l'Antique et vénérée statue de N. D. de Bon Secours, portant sur la tête un riche diadème qui sera offert par la reconnaissance et l'amour de tout le peuple nantais ?... »*

CHAPITRE XI

LE COURONNEMENT DES DEUX STATUES

LE couronnement de Notre Dame de Bon Secours, ce sera désormais le pieux objectif de M. le chanoine Mainguy. Deux fois par an, à la Confirmation et à la clôture de la Neuvaine, il demandera à Mgr le Fer de la Motte d'obtenir de Rome cette grande faveur. L'évêque de Nantes s'intéressait à ce projet et promettait de le soumettre au « *Père commun de tous les Fidèles* ». C'est ce qu'il fit dans son voyage ad Limina en 1931.

Au Carême 1932, son Excellence dans sa Lettre pastorale annonçait à tout son diocèse le grand événement. Les deux statues seraient couronnées : on ferait une maquette de la statue de marbre de Cabuchet et la cérémonie, pour avoir plus d'ampleur et de solennité, se ferait à la Cathédrale. C'était au Clergé de Sainte-Croix que revenait la charge de tout préparer.

M. le Curé confia à M. René Ménard, architecte au nom connu et très estimé, le soin de dessiner les diadèmes, et à la Maison Evellin de Nantes, celui de les confectionner. Alors de tout le diocèse, des familles opulentes et d'humbles foyers arrivèrent des bijoux, alliances, boucles d'oreilles, bracelets qui se transformèrent dans les doigts des artistes, en couronnes d'hermines et de lys, symboles de fidélité et de pureté. Royales parures rehaussée par les reflets de plus de *sept cents pierres précieuses*, perles rares, diamants étincelants, où brille entre

tous un merveilleux béryle. La fête était fixée au dimanche 26 juin, VI^e après la Pentecôte, et devait être précédée à Sainte-Croix d'un triduum solennel. Le jeudi 23 juin c'était la journée des enfants. La vieille église était toute resplendissante avec sa parure de draperies, de guirlandes aériennes, de tentures, le tout blanc et or, couleurs de gloire ; elle était belle surtout avec la foule des enfants, âmes pures, apportant en ce jour le premier hommage à Notre Dame et chantant de tout leur cœur : Ave Maria ! M. le Curé de Sainte-Croix en les accueillant ne manqua pas de les inviter à s'unir à leurs petits frères d'Irlande, inaugurant à pareille heure le Congrès eucharistique international de Dublin. Un vicaire de la paroisse fit remarquer, dans son sermon, à ces chers enfants, qu'ils étaient la couronne vivante de Marie et que Marie devait être leur secours dans leur faiblesse et dans tous les dangers.

Chacun des soirs de ce triduum l'église fut trop étroite pour contenir les pèlerins venus de toute la Ville. Trois orateurs se firent entendre : M. l'abbé Brault pour un résumé historique du pèlerinage à Notre Dame de Bon Secours, où passait toute l'émotion de son âme ; M. le chanoine Ménard, directeur des œuvres diocésaines, engageant les Nantais à « garder le dépôt » de la dévotion à la Sainte Vierge, vrai trésor à eux confié par Jésus et par l'Eglise ; enfin, M. le chanoine Lemoine, vicaire général, qui développa dans sa chaude éloquence cette pensée : *Monstra te esse Matrem - Marie est une Mère qui nous aime et que nous devons aimer.*

Les chants, cantiques populaires et cantates sont exécutés soit par la chorale paroissiale, sous la direction de M. l'abbé Rialland, vicaire, soit par les maîtrises du Grand Séminaire et de la Cathédrale.

Au matin du dimanche 26 juin les Nantais traversant le centre de la Ville furent émerveillés. Pendant la nuit quelle fée était donc passée, transformant les rues et les places, de Sainte-Croix à Saint-Pierre, en galeries d'un magnifique Palais ? Trois cents mâts surmontés d'oriflammes sont disposés en un alignement impeccable : ils supportent quatre cents guirlandes formées de cent mille fleurs, glycines, roses, cytises, hortensias, aux festons harmonieux : C'est le travail d'ouvrières bénévoles de la

ville et de la campagne, des communautés, des orphelins, des écoles, sous l'active et intelligente direction de M. l'abbé Lebrun et de M. Vié, architecte. Sur le parcours toutes les fenêtres, tous les balcons s'ornent de tentures blanches et bleues. Dans la cathédrale, somptueusement parée, les deux statues ont été placées sur des trônes d'honneur, l'une en face de l'autre, à l'entrée du sanctuaire. De bonne heure la foule envahit et remplit l'immense vaisseau, contenue et dirigée par une nuée de commissaires. La cérémonie est présidée par *Mgr GAILLARD, archevêque de Tours*, assisté de *Mgr l'évêque de Nantes*, en présence de NN. SS. les évêques de Laval ; de Luçon et de Diego-Suarez, du Révérendissime Père Abbé de Bellefontaine, de plusieurs protonotaires et prélats de Sa Sainteté. Après la Messe Pontificale, le Rd PÈRE JANVIER, DOMINICAIN, Conférencier de Notre Dame de Paris, monte en chaire et redit avec grande éloquence l'histoire merveilleuse de la Madone nantaise et ses titres à la vénération des fidèles et à la gloire de ce jour. Les cantates de circonstance composées par M. l'abbé Lebrun, M. l'abbé Blineau, harmonisées par M. l'abbé Courtonne, organiste de la Cathédrale, sont magistralement exécutées par la Maîtrise de Saint-Pierre sous la direction de M. l'abbé Besnier, maître de chapelle. C'est alors l'instant solennel. *Mgr le Fer de la Motte*, agissant comme délégué du Souverain Pontife, accomplit le rite liturgique du couronnement avec une émotion que partage l'immense foule.

La cérémonie de clôture, au soir de ce jour fut un triomphe incomparable. Cent mille personnes, a-t-on dit, se pressaient sur toutes les places, dans toutes les rues, à toutes les fenêtres de toutes les maisons sur le parcours de la procession générale, formée par toutes les paroisses de Nantes. La manifestation grandiose était favorisée par un temps idéal. Il est impossible de traduire l'enthousiasme de tout ce peuple au passage des deux statues portées sur de riches brancards par des séminaristes revêtus d'aubes et de dalmatiques. Les regards se portaient de l'une à l'autre dans l'admiration de la majesté royale et de la bonté maternelle qu'elles expriment l'une et l'autre et la même acclamation partout retentissait : « *Vive Notre Dame de Bon Secours !* ». Les prêtres seuls étaient admis à rentrer dans l'église Sainte-Croix qu'ils

remplissaient entièrement. *Mgr l'évêque de Nantes* renouvela le geste qu'il fit à la cathédrale et déposa sur le front de la statue de marbre inamovible la couronne précieuse. Enfin, lorsque son Excellence, avec tous les prélats, se présenta sur le seuil de Sainte-Croix pour donner la bénédiction papale accordée par SS. Pie XI, les vivats d'un peuple délirant de joie lui répondirent en un puissant écho.

CHAPITRE XII

LA GUERRE - NOTRE DAME DE BOULOGNE - NOTRE DAME
DE BON SECOURS EN 1870 - 1914 - 1940 - L'INVASION
LES OTAGES - LE VŒU DE MGR VILLEPELET
LES BOMBARDEMENTS

LES années vont passer. Douze ans exactement, jour pour jour, 25 et 26 juin 1944, la blanche statue de Marie, Reine et Mère devra traverser le diocèse et la Ville de Nantes, annoncée également par la voix de l'évêque. Mais la Madone se présentera sous les traits et le vocable de Notre Dame de Boulogne. Vierge nautonnière sur les flots d'une immense marée humaine, elle sera portée par les villes et les campagnes d'une France envahie, meurtrie, mutilée, humiliée. Elle viendra de Lourdes. Sur son passage les populations mystérieusement attirées et soulevées accourent, la regardent, la prient avec confiance, pieds nus, bras en croix ; devant elles les pécheurs se convertissent, les Allemands sont muets d'étonnement et peut-être de crainte, tous les cœurs français renaissent à l'espérance.

A cette date on peut dire que, seule avec son cortège, elle peut circuler librement sur les routes où ne s'aventurent ni les autos, ni les voitures, ni les cars impitoyablement poursuivis et mitraillés par les avions.

L'évêque de Nantes, Mgr Villepelet, est allé la recevoir solennellement à Ancenis, où la grand'messe a été

chantée en plein air. A Oudon, sur une péniche ornée et pavoisée, la Vierge est embarquée pour descendre la Loire. Toute une flotille lui fait escorte. L'évêque de Nantes aux pieds de la Madone alterne l'office divin avec ses prêtres. Sur les rives les clochers lancent à tous les échos de la vallée les notes de leurs carillons joyeux ; et de tous les environs les pèlerins accourent et acclament au passage la céleste voyageuse. Du pont de Mauves, transformé en arc de triomphe, une pluie de roses tombe sur la sainte image, et le débarquement s'opère tandis que des milliers de voix chantent : *Salve Regina*.

A Nantes c'est le silence... le grand silence plus impressionnant peut-être que les acclamations. C'est la barque qui glisse sans bruit, comme furtivement, de Saint-Jacques à Sainte-Thérèse, sans éclat, sans cortège, la foule, étant retenue à cinquante mètres de la Madone, à travers toutes les ruines de la Cité, les ruines encore fumantés des derniers bombardements. Il y aura un arrêt dans le trajet où le clergé de chaque paroisse reçoit, pour l'accompagner jusqu'à la paroisse voisine, la statue de la Sainte Vierge : cet arrêt imprévu se fera sur la paroisse Sainte-Croix, comme si Marie avait voulu se poser là pour dire à ses Nantais : « Courage, mes enfants, mes chers enfants, vos souffrances sont mes souffrances. Vous savez bien que je suis et que je resterai votre Bon Secours ». La marche reprend. Les hommes et jeunes gens, avec le clergé, récitent à très haute voix et sur le même ton le : Je vous salue Marie, le Parce Domine. L'impression sur tous les témoins est profonde et l'on voit dans les quartiers les plus populaires, comme ceux du Marchix, les ouvriers et commerçants se découvrir, les femmes tomber à genoux et se signer. Ces braves gens le savent et ils le disent, malgré l'infâme rumeur : « C'est la Dame de Boulogne qui passe et qui vient nous délivrer. »

A partir de Longchamp la foule n'y tient plus ; elle se rapproche de la statue et reprend à travers les rues décorées ses chants et ses prières jusqu'à l'église de Notre Dame de Lourdes du Pont-du-Cens, où M. l'abbé Ronsin, curé, doit la recevoir et lui donner l'hospitalité.

Le dimanche 26 juin dix mille pèlerins sont réunis devant la Grotte de Lourdes près de laquelle la statue de

Notre Dame de Boulogne a été portée processionnellement sur les épaules de jeunes marins français en uniforme. Mgr Villepelet, dans une allocution émouvante, ranime la confiance de ses diocésains. Et c'est alors que l'évêque de Nantes annonce en outre cette bonne nouvelle: l'antique statue de Notre Dame de Bon Secours a été retrouvée dans les décombres de la cathédrale ; elle est endommagée mais elle sera restaurée et reprendra sa place à Sainte-Croix.

Que s'était-il passé ?

La Guerre !

Trois fois en moins de trois quarts de siècle le tocsin a sonné l'appel aux armes et la mobilisation à la tour du Bouffay : 1870-1914-1939.

1870 ! Dès les premiers jours c'est vers la Sainte Vierge que se tournent les regards et les cœurs des Français. *L'Impératrice Eugénie* se rend à *Notre Dame des Victoires* et demande qu'à ses frais une lampe veille jour et nuit à l'autel de la Reine du ciel et de la France. A Nantes, tandis que Mgr Fournier, curé de Saint-Nicolas, évêque nommé, commence à Solesmes la retraite préparatoire à son sacre, les vicaires capitulaires, M. Richard et M. Laborde ordonnent, en son nom, la récitation des Litanies de la Sainte Vierge dans toutes les églises du diocèse à l'issue de la grand'Messe.

Les malheurs de la Patrie, les défaites de ses armées, l'invasion de son territoire jettent la population dans la douleur et la crainte. Ajoutons qu'à Nantes, au fléau de la guerre vient s'ajouter celui de la petite vérole qui fait dans toute la ville de nombreuses victimes.

Le 9 octobre, Mgr Fournier consacre son diocèse au Sacré-Cœur. Le mardi 29 novembre l'évêque de Nantes est aux pieds de Notre Dame de Bon Secours ; il a voulu indulgencier une prière composée à l'occasion de la neuvaine, vrai cri de détresse et ardente supplication : « Bonne Mère, sauvez-nous ! sauvez-nous ! Si votre Fils, irrité à cause des grands péchés de la France, semble ne pas vouloir nous exaucer, rappelez-lui que Sodome aurait obtenu grâce si elle avait possédé seulement dix justes et montrez-lui ces légions de saintes âmes que renferme encore notre patrie. Rappelez-lui que Moïse fut assez puissant pour forcer Dieu à pardonner et dites-lui que Vous,

qui êtes Mère, Mère de Jésus et Mère de la France, vous avez plus de droits à être écoutée que Moïse qui n'était que son serviteur... »

Encore quelques semaines et Notre Dame répondra à PONTMAIN : « Mais, priez mes enfants, mon Fils se laisse toucher... » Les Prussiens ne fouleront pas de leurs lourdes bottes le territoire du diocèse de Nantes.

En 1926 le Rd Père *Barbedette*, du haut de la chaire de Sainte-Croix, fera l'émouvant récit des apparitions dont il fut l'un des voyants au soir du 17 janvier 1871. Dans l'intimité du presbytère où il recevait l'hospitalité, il dira bien simplement avec un soupir de mélancolie : « Pendant la dernière guerre je l'ai attendue... Elle n'est pas revenue ! »

1914-1918. Elle n'est pas revenue ! Le bon Père est mort sans doute avant d'avoir entendu parler des visites de Marie aux enfants de Fatima en 1917.

1914 ! Le tocsin sonne au clocher de toutes les églises à 5 heures dans l'après-midi ; c'est l'heure où, à Sainte-Croix, ont lieu les exercices de chaque samedi en l'honneur de la Sainte Vierge. L'assistance est plus nombreuse que jamais, plus recueillie, plus émue ; les cierges brûlent en gerbes plus denses, les larmes brillent dans les yeux traduisant l'anxiété des âmes : C'est la guerre ! Dans les jours qui suivent les hommes et les jeunes gens envahissent les églises, s'agenouillent dans les confessionnaux, à la Sainte Table, reçoivent des médailles, se consacrent à Notre Dame. Comme en 1870, le siège épiscopal de Nantes était vacant. Mgr le Fer de la Motte, supérieur du Collège des Cordeliers de Dinan, prenait possession de son évêché le jour de la Mi-Août : son sacre n'aura lieu à la cathédrale de Nantes que le 5 novembre. Comme en 1870, il n'y aura donc pas la procession traditionnelle conduisant les nouveaux évêques de Sainte-Croix à Saint-Pierre. Mais, à la clôture de la Neuvaine, le 29 novembre 1915, Sa Grandeur se prosternait devant l'autel de Notre Dame de Bon Secours qui lui rappelait la grande dévotion de Guingamp au diocèse de Saint-Brieuc. Souvent durant la guerre le premier Pasteur viendra au milieu de son troupeau, se joignant simplement aux pèlerins, pour sa visite au Saint Sacrement ou la récitation de son chapelet. Pendant ces quatre années,

Elle en a entendu tant et tant de ces prières la Bonne Mère de Bon Secours ; prières des enfants, des épouses, des mères pour le soldat dans la tranchée, pour le blessé ou le malade à l'ambulance, pour le prisonnier. Elles étaient si touchantes ces recommandations de nos soldats et ces lettres du front, lues en chaire par M. le Curé aux jours de la Neuvaine ! Tant de larmes ont été consolées, tant de souffrances apaisées, tant de sacrifices acceptés et généreusement offerts sous le regard de Notre Dame ; au jour des grandes épreuves, des nouvelles fatales, c'était près de la Mère des Douleurs que venaient s'épancher les cœurs meurtris, les âmes en deuil et Notre Dame de Consolation semblait dire : « Je pleure avec vous, mais ne soyez pas sans espérance. J'étais là-bas près de votre cher soldat, pour adoucir son agonie, recevoir son dernier soupir et le mettre en Paradis : il a fait son sacrifice, je veux vous aider à offrir le vôtre... comme lui, pour le salut de la France ! »...

Dans l'église Sainte-Croix les plaques de marbre blanc où sont gravés les noms des morts de la guerre témoignent que la paroisse a payé son tribut de sang et de larmes pour la victoire et pour la paix. Le 11 novembre 1918 c'était le merci des âmes reconnaissantes qui montait vers Notre Dame de Bon Secours. Une mère de famille ayant eu ses trois fils au front des armées, très exposés toujours, faisait à pied et à jeun, plus de trente kilomètres pour dire à la Bonne Mère : « Vous m'avez rendu leurs corps, prenez et sauvez leurs âmes ! »

En 1917 la Sainte Vierge avait dit aux enfants de Fatima : « La guerre va vers la fin ; mais si on ne cesse d'offenser le Seigneur il ne se passera pas beaucoup de temps ; sous le prochain pontificat, en commencera une autre, pire. Lorsque vous verrez une nuit illuminée d'une lumière inconnue, sachez que c'est le signe que Dieu vous donne qu'elle est prochaine la punition du monde par la guerre, la famine et les persécutions contre l'Eglise, contre le Saint Père. Je viendrai demander la Consécration du monde à mon Cœur Immaculé et la Communion réparatrice des premiers samedis du mois. Si on écoute ces demandes, le fléau sera éloigné ou mitigé, autrement... Et ici l'horizon se présente sombre... Mais voilà un rayon

de lumière : FINALEMENT, MON CŒUR IMMACULÉ TRIOMPHERA... » (1).

1939-1945. N'est-ce pas la réalisation du douloureux Message ? La guerre ! la mobilisation lourde, sans enthousiasme... et sans fin ; la drôle de guerre. Tout à coup. Mai-Juin 1940 ! la ruée germanique sur la Hollande, la Belgique et la France... l'effroyable cohue de millions de réfugiés, fuyant lamentablement au milieu des armées en déroute, sous les avions meurtriers. Et cependant la voix du Vatican retentit : « Courage ! Confiance ! Dieu vous garde ! » Notre Dame de Bon Secours reste au milieu de ses enfants dans sa bonne ville de Nantes. Les restrictions bientôt vont éteindre les cierges. Mais rien dans les cœurs n'éteindra la flamme de l'amour.

Lorsque par milliers nos soldats vont quitter les casernes pour les camps de Châteaubriant, de Savenay, en attendant le départ pour l'Allemagne, une même supplication qui va durer quatre ans montera vers la sainte image : « Notre Dame de Bon Secours veillez sur nos prisonniers, ramenez-nous prisonniers... nos ouvriers ; délivrez-nous, rendez-nous la liberté et la paix ! » Car ils seront là et parce qu'ils seront là il y aura des otages et des massacres d'otages. Nantes en état de siège connaîtra des jours de terreur. En représailles du meurtre d'un officier supérieur par un inconnu, cinquante prisonniers civils sont immédiatement fusillés ; dans quelques jours cinquante otages vont subir le même sort. Les autorités les plus hautes interviendront jusqu'à Berlin pour obtenir la grâce des condamnés. Mais il faut mettre le ciel de la partie. Dieu reste le maître des volontés. L'Evêque de Nantes, Mgr Villepelet, le Préfet et le Maire, ont fait les démarches les plus pressantes près des chefs de la Kommandantur. Mgr Villepelet va se rendre à Paris, demander au Cardinal Suhard son appui personnel. Avant de partir Son Excellence vient à Sainte-Croix faire un vœu à Notre Dame de Bon Secours. Avant même d'être sacré l'évêque élu de Nantes avait écrit à M. le Curé de Sainte-Croix : « Je crois que votre paroisse est celle qui aura ma première visite, le jour de mon installation, en raison

(1) Fatima du R. P. FONSECA, S. J., traduit en français par le chanoine BARTHAS, Imp. Mgr Romanis, vic. génér. du St Père, Cité Vatican.

de la statue de Notre Dame de Bon Secours devant laquelle je m'agenouillerai pour lui confier mon épiscopat. C'est la Sainte Vierge qui m'envoie à Nantes ; j'ai été prévenu de ma nomination aux premières vêpres de l'Assomption. *Aussi le sanctuaire marial par excellence de mon diocèse aura toute ma prédilection.* » Notre Dame la Blanche n'est-elle pas au centre du blason épiscopal ?

Aux pieds de la Sainte Vierge l'Evêque, profondément ému, promet, si les otages sont épargnés, de venir chaque année à cette même époque offrir un cierge d'honneur et de reconnaissance. Les démarches réussissent à faire lever la sentence de mort. Une même cérémonie officielle tous les ans au mois d'octobre unit à la prière pour les morts fusillés, l'action de grâces pour les otages épargnés. Notre Dame en ces jours était donc près de ses enfants, intimement mêlée à leurs angoisses, à leurs deuils. Avec eux la Bonne Mère restera jusqu'au bout dans les dangers plus grands et dans des jours plus sombres.

Nantes, après Saint-Nazaire, connaîtra l'épreuve des bombardements massifs. Faut-il rappeler ici ce temps des alertes, des nuages artificiels, cette surprise horrible des premières vagues meurtrières au soir du 16 septembre 1943 ? Les morts par centaines, par milliers peut-être, l'écroulement des immeubles, les incendies... la fuite éperdue des rescapés ? Il ne faudrait pas oublier les actes de vertu, le dévouement magnifique des sauveteurs, des équipes de jeunes, venus de partout, déblayant les décombres, arrachant les cadavres, enterrant les morts, tous les beaux gestes de charité, de piété, d'héroïsme, roses sur les épines, étoiles dans la nuit.

La journée du 23 septembre, avec ses deux nouveaux bombardements, achevait de jeter le désarroi dans la ville et précipitait l'exode des enfants, des malades, des vieillards, de ceux qui n'étaient pas retenus par les devoirs d'état. Lorsque la fête du 21 novembre arrive, Monseigneur décide qu'une seule cérémonie groupera à la Cathédrale les pèlerins de Notre Dame de Bon Secours. Dans cet après-midi de dimanche quiconque traverse le quartier de Saint-Nicolas à Saint-Pierre ne trouve âme qui vive : c'est le grand silence dans les ruines, et le soir sur les débris des plus vastes de nos maisons de commerce, on entend le cri lugubre du hibou. A Sainte-Croix ce jour-là, à 15 heures, il y avait devant la statue de Notre

Dame deux personnes en prière, une humble femme et un curé de Nantes. Et pourtant, par miracle, l'église était debout et la Madone restait là. Le bombardement du 16 septembre n'avait pas touché directement le sanctuaire, mais les bombes tombées rue de la Bâclerie et rue de la Juiverie avaient, par suite de la déflagration, fait tomber les sept baies du chœur et fortement ébranlé les verrières des nefs latérales. Huit jours après le quartier Sainte-Croix était, après le second bombardement, la proie des flammes. Le feu, par suite de l'incendie des Magasins Décré, avait gagné les immeubles de la rue Sainte-Croix et menacé l'église; d'innombrables flammèches, emportées par le vent, venaient à certains moments s'abattre sur le toit. Mais Notre Dame de Bon Secours veillait... Veillait aussi et priait son curé, M. le Chanoine Luneau. Soirée et nuit d'angoisse pour le vaillant pasteur. Tel le pilote attaché à son avion ou le Capitaine sur la passerelle de son navire en détresse, il était là, encourageant et parfois dirigeant la manœuvre des pompiers dont le courage et la ténacité furent au-dessus de tout éloge. Justement inquiet pour les trésors dont il est le gardien, il se rend au désir de M. le chanoine Bordet, vicaire général, et accepte le concours des hommes dévoués aux bras vigoureux qui descendent l'antique statue de sa niche et la transportent dans le sous-sol de la sacristie de la Cathédrale, abri aussi sûr que possible, pensait-on. M. l'abbé Bernard, fidèle et intrépide auxiliaire de M. le curé, porte le Saint Sacrement dans une chapelle voisine. Les heures en cette nuit semblent des siècles. Ce n'est qu'au petit jour que le danger est écarté. Sainte-Croix était sauvée.

La vieille statue, qui avait échappé dans son grenier à la fureur des révolutionnaires, sera-t-elle anéantie dans son abri par la puissance des bombes ? Au matin du jeudi 15 juin 1944 on aurait pu le croire. Les engins destructeurs venaient de s'abattre dans le quartier de la cathédrale. La sacristie et la salle du chapitre s'écroulaient, ensevelissant l'archiprêtre, M. le chanoine Poupard et plusieurs de ses paroissiens, anéantissant les ornements, les vases sacrés, les archives et des documents d'une valeur inestimable. Il fallut six jours de travaux et de recherches aux déblayeurs et aux déblayeuses pour découvrir la précieuse statue. Hélas ! elle était en pièces. Avec une patience et une piété toute filiales les sauveteurs réus-

sirent à rassembler les fragments et à la reconstituer intégralement. (1)

« Quelle consolation pour tous, disait M. le chanoine Luneau à ses paroissiens dans son bulletin paroissial du 2 juillet, de constater que le visage de la Vierge n'avait pas même été éraflé, que la tête de l'Enfant Jésus était encore reconnaissable, malgré les stigmates du feu ! L'ensemble peut être restauré et le sera. Son Excellence le déclarait solennellement dimanche soir, sur l'esplanade du Pont-du-Cens aux milliers de pèlerins rassemblés devant Notre Dame de Boulogne. A la procession triomphale de la paix Notre Dame de Bon Secours aura une place d'honneur. Les cicatrices seront... sont déjà de nouveaux titres à notre vénération et à notre amour... » (2)

En effet, en cette même année 1944, *en ce cinquantième centenaire de l'ouverture de la chapelle dédiée à Notre Dame de Bon Secours dans l'île de la Saulzaie*, le 21 novembre, fête de la Présentation, l'antique et vénérée Madone était là dans son encadrement Louis XIV, dépouillée de son riche manteau de velours mais drapée dans sa dignité de *Mère, de Vierge et de Martyre*, plus respectable et plus chère que jamais à la piété des Nantais. Ce jubilé marial fut célébré avec une grande ferveur et les exercices de la neuvaine furent fidèlement suivis par une foule rappelant les plus beaux jours. Le Curé de Sainte-Thérèse fut heureux et fier d'en être le prédicateur. N'avait-il pas fait le vœu, le 11 août 1944, lorsque sa paroisse était plus que jamais menacée d'être anéantie par la rencontre des forces ennemies, d'amener, chaque année, ses paroissiens à Sainte-Croix pour réciter un rosaire d'action de grâces devant Notre Dame de Bon Secours ? Dans la nuit du 11 au 12 août, l'ennemi quittant ses positions de combat sur les routes de Vannes et de Rennes passait la Loire et tout le quartier de Sainte-Thérèse pavoisait aux couleurs de la France. Mais l'évêque de Nantes, Mgr Villepelet, avait

(1) C'est l'équipe de Mme Ursule Chevalier qui eut l'honneur et la gloire de faire cette découverte : la statue était brisée en quatre morceaux principaux : la tête de la Sainte Vierge et de l'Enfant étaient détachées. Une photographie de la statue mutilée est conservée aux archives.

(2) C'est le statuaire M. Calac, breton et dévot serviteur de Notre Dame de Bon Secours, qui se fit gloire de restaurer gratuitement la statue mutilée.

voulu s'associer à son peuple et clôturer solennellement cette neuvaine. Avec autant d'émotion que d'éloquence Son Excellence chanta sa reconnaissance à la Bonne Mère, Reine de la Cité nantaise, protectrice de sa personne, de sa ville épiscopale et de tout son diocèse.

Depuis lors, M. le curé de Sainte-Croix s'est efforcé de faire disparaître une à une les cicatrices de son église. Il lui a fallu refaire les meneaux des grandes baies flamboyantes, ragréer les murs extérieurs, réparer les verrières des bas-côtés. Mais l'œuvre principale fut la restauration des vitraux du chœur complètement détruits. Heureusement M. Nau, architecte, avait en sa possession les premières maquettes (1).

Les frères Rault de Rennes se sont appliqués à reproduire aussi parfaitement que possible les premiers dessins. D'aucuns regrettent que les grisailles de l'avant-chœur soient trop sombres ; mais elles rappellent ainsi aux Nantais les jours sombres qu'ils ont vécu au temps de l'occupation et de la guerre.

Un projet existe, paraît-il, d'une église plus vaste dont la façade se dresserait sur la place du Bouffay. Elle pourrait avoir grand air, s'ouvrant ainsi sur l'esplanade du cours Roosevelt. Mais qui ne regretterait l'intimité et le mystère de la chapelle actuelle ?

De Sainte-Croix, tout comme de Notre-Dame des Victoires de Paris, avec un de nos poètes bretons, en toute vérité on peut bien dire :

« Ici c'est la maison de la Mère ! »

Ici viennent les coupables, les sans-feu, les écrasés. Ici l'on s'agenouille silencieux et l'on pleure sans mot dire.

Oui, c'est la maison de la Mère.

La Mère a sa statue là-bas, la tête auréolée d'or, au-dessus de l'autel blanc et elle montre son Fils à la foule.

(1) Ces maquettes sortaient de la Maison THEVENOT de Clermont. M. Thévenot était le collaborateur de Viollet le Duc dans la restauration des cathédrales de France. Elles représentent la Sainte Vierge et Saint Jean, Sainte Hélène, Saint Sébastien, Saint Michel et Saint Roch.

Et la foule ne voit pas la foule ; la foule a les yeux attachés sur ceux de la Mère.

Considère autour de toi. Où vois-tu prier comme en ce lieu-ci ?

Devant les flambeaux allumés on entend sangloter des âmes ; ici se fait la meilleure prière, la prière des regards ! »

Oh ! Sainte-Croix, maison de notre Mère, Notre Dame de Bon Secours !

TABLE DES MATIÈRES

| | PAGES |
|---|-------|
| <i>CHAPITRE PREMIER</i> | |
| Origine du Pèlerinage. — L'Île de la Saulzaie. — L'appel des pêcheurs. — Le premier sanctuaire | 5 |
| <i>CHAPITRE II</i> | |
| Notre-Dame Secours des Nantais, protectrice des travailleurs, sauvegarde dans le danger, gardienne de la Ville assiégée, rempart contre les hérésies (protestantisme, jansénisme). — Les grands serviteurs de Marie séjournent à Nantes. — M. Olier, Saint Vincent de Paul, Saint Louis-Marie Grignon de Montfort. | 11 |
| <i>CHAPITRE III</i> | |
| Les beaux jours. — Notre-Dame est une Reine honorée par les Rois : Louis XIII, Louis XV, Louis XVI, Marie-Antoinette. — Transformation de l'Île Feydeau. — Le nouveau sanctuaire. | 22 |
| <i>CHAPITRE IV</i> | |
| Dans la tempête révolutionnaire. — La Chapelle de Notre-Dame de Bon Secours, rendez-vous des Nantais. — Les prêtres irlandais. | 29 |
| <i>CHAPITRE V</i> | |
| La Terreur à Nantes. — Carrier. — La Chapelle est fermée. — La Statue sauvée. — Notre-Dame et le prêtre traqués. — Réouverture de la Chapelle. — Tout est consommé. | 37 |
| <i>CHAPITRE VI</i> | |
| La paix rendue à l'Eglise de France par Napoléon. — Le culte de Notre-Dame de Bon Secours transféré à Sainte-Croix. — Origine lointaine de cette église. — Alain Barbe Torte. — Conan le Tort. — Alain Fergent et les Croisés. | 42 |
| <i>CHAPITRE VII</i> | |
| Les XIX ^e et XX ^e siècles. — Les siècles de Marie. — Renaissance. — La neuvaine. — La Vierge au Bel Enfant. | 56 |

CHAPITRE VIII

Sainte-Croix, maison de la Maman. — Les Cierges et les Ex-Veto. — Quelques sourires de Notre-Dame : Protection de la goelette « La Béarnaise », guérison d'un grand séminariste, d'un petit enfant, conversions. 60

CHAPITRE IX

Affiliation à Notre-Dame de Lorette. — Archiconfrérie du Carmel et du Cœur Agonisant de Jésus. — La corporation des charpentiers. 65

CHAPITRE X

L'antique statue du pèlerinage retrouvée et donnée à Sainte-Croix. 69

CHAPITRE XI

Le Couronnement des deux statues. 74

CHAPITRE XII

La guerre. — Notre-Dame de Boulogne. — Notre-Dame de Bon Secours en 1870, 1914, 1940. — L'invasion. — Les otages. — Le vœu de Mgr Villepelet. — Les bombardements. 78

LISTE DES CLICHÉS ET LÉGENDES

I. — Ile Feydeau « semblable à un vaisseau prêt à prendre la mer » 6

II. — En 1778, la chapelle était achevée 26

III. — Le chanoine Urien, dernier chapelain de Notre-Dame 30

IV. — L'antique statue de Notre-Dame 48 bis

V. — Le quai Turenne vers 1859 : la + marque l'ancienne chapelle 6

VI. — L'église Sainte-Croix en 1685 26

VII. — La rue Belle-Image et la Tour du Bouffay. 52

VIII. — Plus Mère que Reine (statue de Cabuchet) ... 64 bis

IX. — L'église actuelle 48

X. — Intérieur de l'église Sainte-Croix, en 1853. 48

LISTE DES CHANGES ET LEVURES

1. Le 15 Mars 1914, la levure de culture a été faite dans un bocal de 1 litre, contenant 500 grammes de sucre et 100 grammes de levure de boulangerie. La fermentation a été terminée le 20 Mars.

2. Le 20 Mars 1914, la levure de culture a été faite dans un bocal de 1 litre, contenant 500 grammes de sucre et 100 grammes de levure de boulangerie. La fermentation a été terminée le 25 Mars.

3. Le 25 Mars 1914, la levure de culture a été faite dans un bocal de 1 litre, contenant 500 grammes de sucre et 100 grammes de levure de boulangerie. La fermentation a été terminée le 30 Mars.

4. Le 30 Mars 1914, la levure de culture a été faite dans un bocal de 1 litre, contenant 500 grammes de sucre et 100 grammes de levure de boulangerie. La fermentation a été terminée le 5 Avril.

5. Le 5 Avril 1914, la levure de culture a été faite dans un bocal de 1 litre, contenant 500 grammes de sucre et 100 grammes de levure de boulangerie. La fermentation a été terminée le 10 Avril.

6. Le 10 Avril 1914, la levure de culture a été faite dans un bocal de 1 litre, contenant 500 grammes de sucre et 100 grammes de levure de boulangerie. La fermentation a été terminée le 15 Avril.

7. Le 15 Avril 1914, la levure de culture a été faite dans un bocal de 1 litre, contenant 500 grammes de sucre et 100 grammes de levure de boulangerie. La fermentation a été terminée le 20 Avril.

8. Le 20 Avril 1914, la levure de culture a été faite dans un bocal de 1 litre, contenant 500 grammes de sucre et 100 grammes de levure de boulangerie. La fermentation a été terminée le 25 Avril.

9. Le 25 Avril 1914, la levure de culture a été faite dans un bocal de 1 litre, contenant 500 grammes de sucre et 100 grammes de levure de boulangerie. La fermentation a été terminée le 30 Avril.

10. Le 30 Avril 1914, la levure de culture a été faite dans un bocal de 1 litre, contenant 500 grammes de sucre et 100 grammes de levure de boulangerie. La fermentation a été terminée le 5 Mai.

